

Alain LANDY

1

**LE PÈRE NOËL EXISTE :
JE L'AI RENCONTRÉ !**



Aladyn 973 éditions



Alain Landy

**Petit livret de contes de Noël pour
amuser les enfants de 3 à 103 ans**

**En cette année de confinement
2020**

**Aladyn 973
éditions**

L'AUTEUR

Je m'appelle Alain LANDY, je suis né le 15 avril 1947 à Pélussin l'un des Chefs-lieux de canton de la Loire à une cinquantaine de kilomètres au sud de Lyon. J'ai vécu un peu partout sur cette terre mais surtout de nombreuses années dans la Région Rhône Alpes. Je réside désormais dans la proche banlieue de Cayenne, à Rémire Montjoly.

Enseignant spécialisé à la retraite, je suis avec mon épouse Dominique (ou seul), l'auteur de plusieurs ouvrages de contes, de poésies et de fables pour enfants, adolescents et ceux qui le sont restés.

Créateur de nouvelles et de mots croisés pour le Crestois et la semaine Guyanaise, je fus primé par la ville de Montélimar en 1997 pour l'une d'entre elles.

Pour mieux nous connaître mon blog s'appelle Contes-textes de Guyane et le lien direct en est : <https://landyschool.blogspot.com/>

Mon adresse mail : alain.landy@laposte.net



En position de conteur !

Les histoires de Noël ne marquent ni un échelon social ni une croyance particulière. Elles symbolisent une enfance (souvent heureuse), une famille (souvent unie), une transmission trans générationnelle (bien détériorée par la télé ou autres écrans). Elles laissent cependant une place importante à la fête, au rêve, à l'imaginaire mais aussi à la réflexion.

Le Père Noël existe : je l'ai rencontré... ! *

(Sinon, je vais vous le raconter à ma façon !)

*Voir la preuve en page de couverture !

UN SOIR DE NOËL...

« Plus je vois les hommes et plus j'admire les chiens »
MADAME DE SÉVIGNÉ

Ce soir de l'année 1997, veille de Noël, j'erre à travers la ville de Cayenne. Je n'ai pas du tout envie de rentrer chez moi. Mon appartement sera vide puisque personne ne m'y attend.

Les rues semblent envahies de guirlandes lumineuses, d'airs de chants de Noël. L'air s'est rempli d'odeurs de restaurants, de pâtisseries, de plats chauds et parfumés qui me donnent faim. Comme d'innombrables fourmis laborieuses, des passants circulent en tous sens, en une foule bruyante et joyeuse. Il ne fait pas très humide. Il bruine un peu. L'heure de la messe de la nativité approche à grands pas. Les fidèles arrivent petit à petit. Les cloches de la Cathédrale Saint Sauveur carillonnent à grandes volées et expédient dans l'air leurs tintements de fêtes. Les paroissiens se saluent, s'embrassent sur le parvis, échangent quelques mots en souriant. Le porche grand ouvert laisse échapper quelques trémolos des orgues jusque dans la rue. Et, moi, je suis désespérément seul au milieu de cette affluence.

Je ne passerai pas le portail de l'église. Pour moi, il y a trop de monde. Je vais poursuivre mon chemin. Plus loin, il y a la Place des Amandiers et, ce soir, je

suis certain qu'elle sera déserte. J'affectionne cette solitude. Dans ce calme, tout semble plus beau, plus grand. Des traces d'averses récentes font briller l'écorce des arbres, l'assise des bancs. Entre deux disparitions, la lune illumine tout de sa clarté. Parmi les nuages qui se promènent, les étoiles scintillent dans le firmament.

Je respire, immobile, j'écoute le lancinant mouvement de l'océan qui joue les métronomes.

Brusquement, un craquement léger vient altérer ce calme duveteux, là, devant moi, sous un banc. Je scrute, j'allonge le cou. Mais non, rien.

Pourtant il me semble entendre un souffle, puis un petit cri plaintif, comme un gémissement. J'imagine le pire : un bébé abandonné par une mère désespérée ?

Au fur et à mesure que je m'approche, la chose rentre et se dissimule de plus en plus dans l'obscurité de l'assise du banc. Puis, petit à petit, je finis par distinguer comme une boule tétanisée, à ras de terre et deux yeux effarés qui brillent en me regardant.

Calmement, avec douceur, je m'incline puis je tends la main droite. Je caresse lentement. On s'observe tous les deux, l'animal et moi, ne sachant lequel fera le premier pas, le pas décisif.

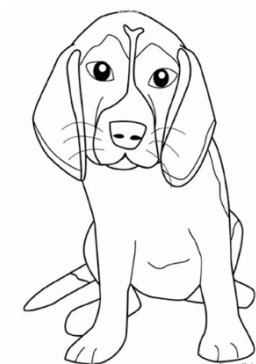
C'est un très jeune animal, un simple chien créole, attaché là, au montant en béton du banc, par un morceau de corde en nylon que l'on trouve chez tous les Chinois. Quand je le détache, il me lèche la main, pauvre bête. Je peste en jurant crument contre l'odieux personnage, homme ou femme, qui a osé accomplir cette infamie.

Une fois libéré, je m'attends à ce qu'il décampe comme un voleur. Mais non, il reste là, aplati à mes pieds. Ses yeux expriment tant de détresse que je craque. Je sens monter les larmes, j'ai envie de chialer comme un idiot.

Je reprends mon chemin pour rentrer chez moi. Il se lève. Sa queue frétille. Il me suit. A côté, devant, derrière, il ne me lâche plus. Alors, je me dis : Alain, c'est la Providence qui t'envoie ce beau cadeau de Noël. Je n'ai pas beaucoup de place dans mon studio mais tant pis, je vais le garder.

C'est un bon chien, intelligent et tendre. Je vais le baptiser « Natale » en souvenir de ma vie en Italie. Et ce nom a l'air de lui convenir. Quand je l'appelle, il remue la queue de contentement.

Cette année, je ne serai pas seul le soir de Noël, ni les soirs suivants !...



L'ÂNE ET LE BŒUF...

*« La célébrité n'est pas d'être connu, mais d'être largement et humblement apprécié en ne l'étant pas. »
Patrick Louis RICHARD*

Comme chaque soir, son maître l'avait enfermé dans l'étable.

Le bœuf s'apprêtait à dormir après avoir ruminé quelques pensées sur une journée harassante équivalente à la plupart de celles qu'il avait déjà partagées.

Pour loger ce puissant animal de trait, on avait utilisé une grotte naturelle assez vaste, qu'on avait aménagée et close.

A peine les premières étoiles scintillaient-elles dans le ciel, que quelqu'un ouvrait sans faire de bruit la porte en bois de cette remise de fortune. Un étrange équipage venait se mettre à l'abri pour la nuit. Ainsi,

notre bête de somme, un œil ouvert sur l'entrebâillement de l'étable, vit-elle arriver près d'elle un homme mûr et une jeune femme, accompagnés d'un petit âne tout frêle qui semblait bien fatigué.

Tout aurait pu reprendre son cours normal, d'autant que le petit âne avait expliqué au bœuf qu'ils n'étaient là que pour une seule nuit mais, la jeune femme, par ses agissements, arrêta net les endormissements : elle s'était réfugiée ici pour mettre au jour un enfant.

La délicate délivrance dura quelques heures.

Le père, la mère et l'enfant nouveau-né ayant retrouvé leur calme, le sommeil pourrait donc reprendre toute sa place.

- Cher ami, nous allons pouvoir dormir, dit l'âne au bœuf, soulagé que la tranquillité soit enfin revenue.

- Ton cher ami, mon ami, s'appelle Leboeuf si tu le permets, du moins c'est le nom que me donne mon maître qui n'a pas beaucoup d'imagination, et Leboeuf aimerait bien se reposer enfin, dit l'autre bête de somme un peu contrariée.

- Mais, comme tu voudras cher ami.

- Ce n'est pas comme je veux, c'est comme ça, un point c'est tout !

L'enfant s'agita dans la paille de la mangeoire où sa mère l'avait couché, sûrement dérangé pas les deux compères en bisbille.

- J'ai l'impression que nous gêmons, dit l'âne.

- Ben, il ne manquerait plus que ça. Il me semble que je suis chez moi, dit le bœuf.

- Sois sympa, glissa à voix basse le petit âne, excuse mes maîtres. Ils sont à bout de force et nous ne pouvions pas aller plus loin. Pour comble, à cause du recensement d'Auguste, toutes les auberges étaient pleines.

- C'est bon... allez, dormons... tu me raconteras tout ça demain, conclut le bœuf qui voulait enfin récupérer.

L'étable avait à peine retrouvé son calme, lorsque la porte fut ouverte en grand à nouveau par une espèce d'énergumène tout vêtu de blanc avec des ailes dans le dos et une auréole sur la tête et qui volait dans tous les sens.

Et dès lors, ce ne fut qu'un immense défilé d'individus allant du berger en haillons au prince en brocards, du serviteur zélé au roi présomptueux, sans compter les animaux en tous genres qui se joignaient à eux pour venir se pencher sur ce nouveau-né : moutons, chèvres, chevaux, dromadaires, éléphants, j'en passe et des meilleurs.

Il fallut attendre plusieurs jours pour que nos deux compères, l'âne et le bœuf, retrouvent enfin leurs habitudes et leur quiétude.

Mais, après cette aventure invraisemblable, ils n'étaient pas peu fiers qu'on les eut salués comme des personnages importants.

- Moi, je ne sais pas ce que tu en penses, l'âne, mais il me semble que cette fameuse nuit ne fut pas une nuit ordinaire et que nous allons peut-être passer tous les deux à la postérité.

- Mon pauvre Leboeuf, répondit l'âne, tu es fier et orgueilleux comme un bœuf que tu es d'ailleurs et je crains que ton imagination ne te joue quelques tours. Moi, je pense que ce n'est qu'une bande d'égarés et de fêtards plus ou moins déguisés qui sont passés par là. Crois-tu que ce petit gamin misérable a fait déplacer des princes et des rois, des astrologues et des savants ?

- Moi, j'y crois, lui répondit le bœuf qui commençait à s'échauffer. Il s'est passé cette nuit, dans notre étable, des choses extraordinaires, à tel point que j'en viens à me demander si cet enfant, né sous nos yeux, quasiment entre nos pattes, ne serait pas encore plus important que tous ces gens-là ?

- Mon pauvre ami, dit l'âne en ironisant, une semaine de dur labeur là-dessus et tu verras, tout rentrera dans l'ordre. À ton âge, une seule nuit blanche suffit pour déranger ton vieil esprit de bovin fatigué.

- Moi, je te rappelle que c'est toi « l'âne » et à cause de ta réputation, je n'en dirais pas plus !

- Ah ! Te voilà qui cherches encore des embrouilles ! T'as jamais compris que je faisais exprès le bourricot pour qu'on me fiche la paix ! N'y a-t-il pas plus âne que celui qui le fait ?

Savaient-elles, ces deux bêtes là, que plus de vingt siècle plus tard, on parlerait encore d'elles ?

Mes amis, et si ça s'était réellement passé comme ça, il y a plus de deux mille ans, dans une étable près de Bethléem ?

Aujourd'hui, Dieu seul le sait !...



UN REDOUTABLE PÈRE NOËL...

« Tel est pris qui croyait prendre » Jean de LA FONTAINE

A Saoû, mon village d'enfance, il y a quelques décennies, il y avait encore de nombreuses petites entreprises qui fonctionnaient grâce à des roues à aubes. L'eau était alors détournée de la rivière Vèbre. (De nombreux biefs sont encore visibles de nos jours dans le village). Parmi ces établissements, il y avait un moulin à grains près de chez moi qui était reconnu par tous, pour proposer une belle farine bien fine et bien blanche.

Vous n'êtes pas sans savoir qu'il n'y a pas de bon meunier sans bon chat ! Ne dit-on pas qu'un moulin sans matou vaillant est un moulin perdu ?

Or, un matin de ces temps-là, mon voisin le meunier m'a raconté une bien étrange histoire qu'il tenait de l'un de ses chats tigrés. Je vais de ce pas vous la faire partager.

Dans son moulin, il était une fois, de mémoire de chat, un matou si vieux qu'il ne pouvait plus attraper de souris.

Son dernier vœu, le plus cher avant de prendre sa retraite, était d'en croquer une, même une toute petite, pour le soir de Noël, qui était bientôt là. Mais, voilà, comment faire quand on est un très vieux chat

qui ne court plus aussi vite qu'avant et qui n'y voit plus guère ?

La pauvre bête réfléchit toute une longue semaine, puis enfin, l'idée lui vint.

Ce soir-là, dans le grenier du moulin comme dans la cuisine du meunier, tout le monde était réuni pour manger le repas de réveillon. Chez les hommes comme chez les souris, la fête allait bon train.

Quand, tout à coup, quelqu'un frappa à la porte du grenier. Le plus vieux mâle de toute l'assemblée des souris demanda d'une voix chevrotante : « Mais, ce soir, nous n'attendons plus personne. Qui cela peut-il bien être ? ».

Leste et rapide, la plus jeune des petites souris était déjà vers la porte. Regardant par le judas, tout excitée, elle expliqua : « C'est le Père Noël des souris, c'est le Père Noël des souris, ouvrons-lui vite !

- Le Père Noël des souris répéta le grand-père stupéfait et dubitatif, je suis bien vieux, pourtant, je n'ai encore jamais rencontré de Père Noël chez les souris. ».

Mais, à peine avait-il dit cela, que, déjà, la jeune souris avait tourné la clé et qu'un impressionnant Père Noël avait franchi la porte.

Expérimenté, averti et prudent, le grand-père souris trouva aussitôt la queue de ce Père Noël bien étrange. Mais il était trop tard, l'autre était dans la place. Mine de rien, il souffla à grand-mère souris :

« Je suis presque certain que ce Père Noël des souris est le vieux chat tigré de la maison. Regarde comme il est gros et regarde sa queue comme elle est poilue et touffue, ce n'est certainement pas une queue de souris ça !

- Maintenant qu'il est rentré, il va bien falloir trouver une solution pour qu'il ne nous dévore pas, répondit grand-mère souris au creux de l'oreille de son vieux compagnon. Et, si nous l'invitions au réveillon, suggéra-t-elle ? Peut-être qu'une fois le ventre plein, il ne s'occupera plus de nous. »

De museau à oreille, chacun fut rapidement averti de la désagréable situation.

Avec courtoisie, mamy souris installa cet étrange Père Noël à la meilleure place, puis elle apporta l'entrée.

Sur un magnifique plateau argenté, elle présenta une longue guirlande de saucisses sur un lit de gruyère comme les préfèrent les souris de chez nous. Affamé, notre Père Noël n'en fit qu'une bouchée.

Autour de la table, mille petits yeux brillants voyaient disparaître leur entrée de réveillon. Mais qu'importe ; la chance semblait être avec les souris, le chat ne les avait pas encore dévorées.

Maman souris amena alors la suite du repas. Une grosse gratinée de roquefort, et une cuisse de moineau au Camembert comme les préfèrent les souris de chez nous. Pas encore rassasié, notre chat Père Noël n'en fit encore qu'une bouchée.

Autour de la table, mille petits yeux brillants voyaient disparaître la suite de leur réveillon. Mais, qu'importe, la chance était encore avec les souris, le chat ne les avait pas encore dévorées.

Maman souris apporta alors les desserts. Un sorbet au Picodon avec un coulis de fromage blanc décoré d'une noix et des chocolats de Noël fourrés au bleu d'Auvergne comme les préfèrent les souris de chez nous. Cette fois-ci, moins vorace, le vieux Bonhomme Noël prit son temps pour déguster.

Autour de la table, mille petits yeux brillants voyaient disparaître leurs desserts de réveillon. Mais qu'importe, la chance était toujours avec elles, le chat ne les avait pas encore dévorées.

Enfin repu, le ventre énorme, le vieux Père Noël des souris s'endormit, le museau dans son assiette vide.

Comme le rideau d'un théâtre lilliputien : son capuchon rouge et sa barbe ouatée tombèrent alors. Quand il se mit à ronfler comme un sonneur de cloches, le grand-père souris donna l'ordre de départ. Sur la pointe des pattes, sans faire de bruit, des grands-parents aux petits enfants, toutes les souris en profitèrent pour s'échapper de la pièce en passant par tous les trous qu'elles pouvaient trouver.

Ainsi, même pour son dernier Noël avant sa retraite, cette année encore, le vieux chat du meunier de Saoû ne mangea pas de souris.

Quelques jours après, lorsque le meunier monta dans son grenier, il trouva au sol, derrière un sac de farine déchiré, une bandelette de cuir noir, un étrange chiffon rouge et un gros morceau de coton qui sentaient fort le fromage.



UNE HISTOIRE À DORMIR DEBOUT...

« On ne doit pas avaler plus de croyance qu'on peut en digérer. » Henry HAVELOCK ELLIS

L'as-tu vu, l'as-tu vu, le petit bonhomme, le petit bonhomme ?

L'as-tu vu, l'as-tu vu, le petit bonhomme au chapeau pointu ?

On l'appelle le Père Noël, par la cheminée, par la cheminée,

On l'appelle le Père Noël, par la cheminée il descendra du ciel.

Il apporte des joujoux, sa hotte en est pleine, sa hotte en est pleine,

Il apporte des joujoux, sa hotte en est pleine et c'est pour nous !

A l'école du beau village de Soyan, dans sa classe de grande section de maternelle, Jérémie avait appris la comptine de Noël et la répétait à tous les membres de sa famille avec un généreux sourire qui illuminait son visage poupin.

Sa sœur, qui était beaucoup plus grande puisqu'elle avait quitté l'école maternelle depuis trois ans déjà, se moquait de lui en répétant sans cesse avec de vilaines grimaces, que le père Noël « ça n'existait pas et que c'était que les bébés qui y croyaient ».

Ces insistances cartésiennes renouvelées sans cesse avaient fini par insinuer le doute dans l'esprit de son jeune frère. En cette fin d'année, il voulut en avoir le cœur net.

Ainsi, la veille de Noël, lorsque tout le monde eut rejoint le pays des songes, c'est à dire pratiquement au coq chantant, Jérémie se leva sans faire de bruit. Il avait usé de toutes les astuces de sioux possibles et imaginables dans sa petite tête, pour ne pas s'endormir.

Cette année, c'est sûr, il surprendrait le Père Noël au pied du sapin et prouverait ainsi à sa « grande sœur » qu'elle était aussi une « grande menteuse ».

Dans le minuscule placard du couloir qui était juste en face de l'arbre décoré, par le trou de la serrure, il pouvait voir facilement les chaussures et les chaussettes de toutes tailles qui attendaient le célèbre vieillard barbu, pour être comblées de cadeaux.

Quelques heures après, lorsque tout le monde se précipita dans le séjour pour évaluer la générosité du bonhomme chenu, on fut étonné de ne pas voir Jérémie qui était, en cette occasion, souvent le premier arrivé.

Le croyant profondément endormi, la maman partit le chercher, mais elle ne le trouva pas dans son lit. Après un affolement de courte durée, on entendit

enfin un ronflement sonore qui traversait la porte du placard.

Lorsqu'on l'ouvrit, on découvrit notre téméraire Jérémie dormant comme une souche debout, appuyé au mur du fond de l'étroit réduit, le nez dans les manches à balai.

Cette année encore le Père Noël avait pu faire son sympathique ouvrage dans la maison, sans difficulté et sans être encore découvert.

Ouf, Jérémie pourrait toujours y croire au moins pendant un an !



LE PLUS BEAU CADEAU DE NOËL...

« Serai-je assez heureux pour être encore logé dans un coin de souvenir ? » Charles BAUDELAIRE

Dans les rues de Crest, de tous leurs scintillements, les étoiles et les guirlandes électriques multicolores annonçaient les fêtes de fin d'année prochaines. Volumineux paquets sous le bras ou sacs garnis à la main, d'un magasin à l'autre, tout le monde s'affairait comme autant de fourmis laborieuses.

Cette année, qui aura le plus beau cadeau de Noël ?

C'était un dimanche du mois de décembre ; un dimanche qui aurait pu être comme les autres. Il se serait écoulé dans la tranquillité de notre bonne ville assoupie sous son soleil hivernal. Mais à l'heure du repas, un étrange phénomène arriva.

Au menu, il y avait du boudin aux pommes et cela faisait de nombreuses années qu'il n'en avait pas mangé. Un mets bien simple me direz-vous. Mais, c'était sans compter avec les souvenirs.

Au début des vacances de Noël, lorsque son père préparait la « 2 Chevaux », il sentait déjà comme un étrange fourmillement l'envahir. Son petit cœur battait à rompre dans sa jeune poitrine comme avant

un événement extraordinaire. Après un voyage qui lui paraissait aussi long qu'un jour sans pain, ils étaient enfin arrivés.

Avec les routes mal déneigées ou les plaques de verglas à éviter, aller en montagne à cette époque, relevait de l'exploit sportif.

Devant la vitre de sa porte fermée, dans sa longue robe à fleur, avec son incontournable tablier en calicot blanc et sa coiffe en bataille, elle les attendait.

Derrière elle, comme un grand échalas noueux, manches retroussées et pantalon ceinturé par une flanelle fixée haut sur la taille, son homme venait la seconder de temps en temps, dans l'encadrement.

Les bagages à peine rangés, c'était une suite de trottements de souris dans toute la maison. La brave vieille suivie la plupart du temps par son vieux, allait et venait de la maison au jardin, d'une pièce à l'autre, d'un étage au rez-de-chaussée.

Une fois les parents repartis, c'était alors une grande bouffée de bonheur. Loin de ses jeunes frères et sœurs envahissants, le garçonnet qui était l'aîné de la famille, trouvait ici, avec ce couple accompli, la bonhomie, la quiétude, la jovialité et toute sa place.

Avec eux, tout respirait l'amour et le respect. Le moindre geste devenait un geste d'attention ; le plus modeste regard, le plus petit clin d'œil transpirait la connivence, l'indicible complicité.

Le brave homme pourvoyait au plus infime désir de sa compagne. Celle-ci s'appliquait à le rendre heureux dans les plus insignifiants détails.

Modeste et chaleureuse, leur vieille maison de pierres aux volets bleu charron n'avait rien d'un château. Elle était propre et sentait bon comme une savonnette parfumée à la lavande.

Chaque année, quelques jours après l'arrivée de son jeune hôte, comme un immuable rituel, la brave aïeule préparait du boudin aux pommes. Justement assaisonné, la peau saisie comme il le fallait, cuit sous une surveillance sans faille. Déjà son effluence prophétisait le régal.

Le pétillant gamin qui venait ensoleiller leur irrémédiable sénescence aurait bien voulu que ces vacances ne se terminent jamais, qu'elles deviennent éternelles. Mais, l'éternité n'est pas de ce monde !

Ces quelques jours passés en leur présence, c'était pour le petit gars de la ville, le plus beau des cadeaux de Noël.

« Mais, comme le dit la chanson, le temps sépare ceux qui s'aiment, tout doucement, sans faire de bruit ! ». Heureusement qu'il nous reste les souvenirs !

À nos grands-parents.



...

LE TRAIN MÉCANIQUE...

« La Curiosité nous tourmente et nous roule, Comme un Ange cruel qui fouette des soleils. » Charles BAUDELAIRE

A tous les enfants et les anciens enfants trop curieux.

Parfois les Père Noël sont moins malins que les enfants !

Il était une fois un petit garçon qui, depuis sa plus tendre enfance, avait une irrésistible envie d'apprendre et de découvrir tous les secrets qui l'entouraient.

Son brave père, qui était facteur préposé des P.T.T. dans un petit village de la Drôme des Collines, semblait collectionner tous les objets insolites et hétéroclites qu'il "dégottait" au cours de ses tournées. Chaque début d'après-midi, avant de retourner en classe, subrepticement, le jeune garçon inspectait les grands sacs de toile bleue pendus de chaque côté du porte-bagages du vélo paternel.

Ainsi, pêle-mêle, au fil des jours ouvrables, les sacoches se retrouvaient bourrées de bouts de ficelles multicolores, de pierres de toutes formes et de toutes grosseurs, de morceaux de bois ou de ferraille inutilisables en l'état.

Sous un hangar, dans un vieux placard en sapin qu'il avait rafistolé avec deux tôles clouées issues de gigantesques boîtes de conserves, suivant le sacro-saint principe du « ça peut toujours être utile un jour » ce méticuleux fonctionnaire rangeait religieusement tous ces inestimables trésors.

Son petit garçon connaissait bien cette intéressante cachette, et, lorsqu'il voulait construire un arc véritable, un redoutable pistolet en bois ou une impressionnante épée de Zorro, il trouvait là, matière à mener à bien ces différents et prétentieux projets d'entreprise. Un jour du début du mois de décembre, les sacoches semblèrent enflées de rondeurs plus fières et plus prometteuses qu'à l'habitude.

Effectivement, deux grandes boîtes rigides en carton, pliées dans un fort papier vert foncé, prenaient là tout le volume utile. Indiscrètement, en déchirant un tout petit peu un coin de l'une des solides enveloppes, le vilain garnement tenta vainement d'en découvrir le contenu. Mais, à son grand désespoir, rien ne se dévoila à ses yeux alléchés.

Cause perdue, les paquets avaient été hermétiquement ficelés par des doigts avertis. Alors, pour l'heure, il n'insista pas. Comme il pensait que le temps travaillait pour lui, dans sa petite tête de « sale mioche », il se disait qu'il découvrirait, certainement bientôt, leur destination.

Malheureusement, l'inspection qui suivit le déçut profondément. Dans le fabuleux placard de rangement, pas le moindre soupçon de grosse boîte en

carton, pas même quelque chose qui y ressemblât de près ou de loin.

Mais, où était donc passé le mystérieux contenu des sacoches prodigues ?

Toute la journée du jeudi, le garnement fouina méthodiquement dans tous les lieux susceptibles de cacher les intrigants colis.

De la cave au grenier, tout y passa. Mais rien qui ait pu avoir l'apparence de séduisants paquets.

Alors, s'asseyant en tailleur, la tête entre les mains et les yeux clos, il réfléchit longuement. Il avait pourtant tout examiné avec soin, contrôlé tous les moindres recoins, vérifié minutieusement tous les endroits de la maison susceptibles de faire de bonnes cachettes.

Tous, oui tous, sauf un !

Sauf la chambre parentale qui lui était ordinairement interdite sans permission. « C'est là ! C'est là ! Que se trouve la solution, songea-t-il enfin les yeux brillants. ». En effet, un simple coup d'œil sous le grand lit de noyer ciré lui dévoila l'objet tant convoité de ses recherches.

Comme pétrifié par l'émotion, il n'osait pas le prendre. Pourtant, au bout d'une longue hésitation, il se résolut enfin à défaire les enveloppes vertes et à ôter le couvercle des solides cartons pour voir ce qu'ils contenaient. Meticuleusement rangé dans les boîtes, attendait un magnifique train mécanique en métal noirci avec tout ce qui doit l'accompagner ; un train digne de ce nom avec Wagons, rails, passages à

niveau, etc, etc... Tout un rêve s'offrait à son regard ébahi. Tout était là, presque flambant neuf. Deux récipients en carton n'étaient pas de trop pour tout contenir. Et, oui, passés dans les mains agiles du tonton bricoleur, la brillante petite locomotive d'occasion et ses indispensables accessoires étaient pratiquement redevenus comme au premier jour de leur sortie d'usine de jouets.

Se sachant seul dans la maison pour quelques longues minutes encore, ne pouvant plus tenir, les bras surchargés, il emporta dans sa chambre l'intéressante trouvaille pour jouer "un tout petit peu, un tout petit moment" avec.

Puis, discrètement, avant que quelqu'un ne revienne pour le surprendre, il referma le précieux paquet et le replaça où il l'avait trouvé.

Ce matin de Noël, dans les plus petits souliers de la famille, pour la première fois de sa vie de petit bonhomme, se trouvait un paquet cadeau mal enveloppé et très mal ficelé. « Tiens tiens, C'est bizarre, remarqua un papa faussement sérieux, Il va falloir changer de Père Noël, il doit être devenu trop vieux, il a dû retomber dans l'enfance. Il a ouvert les cadeaux des enfants pour s'amuser avec ! ».

A partir de ce jour-là, c'était fini. Le jeune chenapan ne crut plus jamais au gentil et généreux visiteur de Noël.

Cependant, la leçon ne l'empêcha pas pour autant, à l'avenir, de continuer à être toujours aussi curieux.

Et, pour son plus grand bonheur, presque arrivé à l'âge des Pères Noël, il l'est, paraît-il, toujours autant aujourd'hui.

LA TRÊVE DE NOËL...

« La guerre, c'est le massacre de gens qui ne se connaissent pas, au profit de gens qui se connaissent et ne se massacrent pas. » Paul VALÉRY

Pratiquement, avant chaque Noël, mon grand-père Antoine qui avait été gazé au « gaz moutarde » dans la région d'Ypres en Belgique racontait cette histoire.

- Nous étions épuisés et choqués par le nombre de morts dans nos rangs. Cette saloperie de guerre que nos dirigeants nous avaient promis qu'elle ne durerait que quelques mois, s'éternisait. Nous vivions depuis des semaines dans le froid, la boue, les rats, la puanteur, la saleté et tout ce qui va avec.

Noël arriva et, au petit matin du vingt-cinq décembre, des Belges, des Français et des Britanniques qui tenaient les tranchées les plus proches de la ville d'Ypres entendirent comme des chants de Noël allemands. Au début, ils étaient méfiants. Ils se demandaient même ce que les Boches avaient encore inventé pour nous faire sortir des tranchées et nous tirer comme des lapins.

Mais non, c'était bien « Stille Nacht » le fameux « douce nuit » que nous connaissions tous mais, avec des paroles en allemand.

Nos guetteurs découvrirent alors dans leurs jumelles que des arbres de Noël décorés de guirlandes

faites de tout et de rien, avaient été placés sur le bord de notre côté et tout le long des tranchées ennemies. Puis, petit à petit, ils virent des Allemands tout excités sortir de leurs tranchées et avancer jusqu'au milieu du no man's land qui nous séparait. Pendant un moment, notre lieutenant qui était originaire du midi se demanda s'ils n'étaient pas tous devenus fadas. A force d'utiliser des produits chimiques, de boire trop de schnaps, ou tout simplement à cause des conditions inhumaines vécues dans leurs tranchées, ils avaient peut-être perdu la raison.

Mais, fait encore plus étrange, ils appelèrent en anglais les soldats Britanniques à venir les rejoindre. Les Belges pour la plupart comprenaient l'allemand.

Et puis l'inimaginable se produisit : les deux camps se rejoignirent au milieu d'un paysage de mort, dévasté par les obus. Ils se saluèrent et se touchèrent la main comme de vieux potes. Les Allemands proposèrent des cadeaux, les Britishs, les Belges puis les Français en firent autant. Après quelques bonnes rasades de schnaps, de whisky et de gnole, les voilà ti pas qu'ils sortent un ballon de foot, qu'ils délimitent rapidement un terrain avec des piquets, qu'ils éliminent les débits de toutes sortes qui s'y trouvaient et qu'ils se mettent à jouer jusqu'au lendemain matin. Je me souviens qu'il y avait même un chanteur d'opéra, un nommé Walter Krichnof ou Kirchhoff avec un nom plutôt russe, qui chantait des chants de Noël pour tous les militaires et en plusieurs langues. Français, Allemands, Anglais, Belges, tous les

bidasses présents applaudissaient. Nos officiers n'osaient pas trop intervenir. Ils restaient là, sans dire un mot, la gueule ouverte et les yeux exorbités.

Si nous, nous n'étions pas propres, eux étaient rudement sales, même dégoûtants. Je pensais qu'ils en avaient marre eux aussi de cette garce de guerre.

Et puis, cela a bien changé ; peu de temps après, on nous a interdit de communiquer avec les Allemands sous peine d'être fusillés pour « intelligence avec l'ennemi ». Mais c'est quoi cette connerie d'intelligence. Moi j'ai toujours cru que l'intelligence ça rendait moins idiot et plus humain !

Mais ce genre de trêve, cette fraternisation volontaire s'est quand même poursuivie encore par endroits où on prévenait l'autre camp de se protéger avant des bombardements d'artillerie et où on pratiquait des trêves pour pouvoir enterrer nos morts.

Mais, naturellement quand ces salopards de politiciens de Paris et de Berlin en ont eu marre de ces insubordinations, ils ont demandé aux autorités militaires d'y mettre le holà, d'être plus sévère et même de faire fusiller les récidivistes.

Cependant, parmi tous mes souvenirs de guerre, celui-ci est quand même le plus beau. Il m'a démontré que, dans tous les pays, il y a des gens de bonne volonté et que, dans tous les pays aussi, il y a des dirigeants qui n'aiment pas leur peuple sinon, ils ne l'enverraient pas aussi facilement au casse-pipe.

C'est bientôt Noël, désormais on est en paix. Laissons là toutes ces vieilles visions du passé et

pensons à l'avenir. Passons un joyeux Noël en famille, tous ensemble et profitons-en. On ne sait jamais ce que demain sera fait ?

A mon grand-père Antoine gazé au gaz moutarde à Ypres.

Je suis fier de compter ton prénom parmi les miens.



LE CHALENDOU*...

(Prononcer TCHALENDOU)

« Chalendas ! Chalendas !

Veiren oun jouli éfant »

« Grand-père ! dit grand-père ! Quand est-ce qu'on va chercher le Chalendou ? ».

Il était une fois, un tout jeune garçon qui habitait un petit village de la Drôme, beau comme une carte postale et tendre comme le cœur d'un grand-père.

« Tu sais, mon garçon, il fait trop froid aujourd'hui, il faut attendre que notre Bise se taise un peu, elle chante encore trop fort à travers les Aiguilles ». Répondait alors le grand-père souriant.

Dès le premier matin calme de ce début d'hiver, le vieil homme enfilait sa lourde canadienne de cuir sur deux pulls de laine tricotés par sa vieille, ses épais gants de travail, son plus chaud bonnet, ses plus hautes guêtres et ses brodequins bien graissés. Comme cela se passait toujours pendant la première semaine des vacances scolaires avant Noël, il invitait son impatient petit fils à son singulier périple. Équipé, comme le plus frileux des esquimaux par une mère oh combien prévoyante, tout heureux, notre petit bonhomme trépignait de contentement à l'idée de suivre son aïeul. Un dernier regard lancé vers la maison où une maman inquiète suivait des yeux humides sa précieuse progéniture à travers un petit

rond clair essuyé dans la buée de la vitre, quelques centaines de mètres à faire, et, nos deux personnages emmitouflés s'enfonçaient déjà dans la forêt prochaine.

C'était alors, ici, que commençait le plus difficile : le choix du Chalendou.

Il fallait d'abord repérer l'arbre, pas trop jeune mais pas trop vieux non plus, un chêne de préférence, un de ces chênes vertueux et opiniâtre qui couvre les Travers ou qui s'accroche au Roc. Quand cette difficulté était levée, quand la chose était définitive, on devait alors choisir une belle branche sur ce dernier, car il n'était pas question de couper l'arbre entier. L'arbre, c'était la vie. Avec et par ses racines, c'était lui qui nous reliait à la terre nourricière. Un arbre coupé était un arbre mort ; un arbre bien taillé était un arbre qui faisait encore du bois pendant longtemps.

Une fois la bonne ramification sélectionnée, le grand-père prenait alors sa hache, il en embrassait la lame, disait "pardou" au chêne. Puis, en quelques coups bien ajustés, dignement, il amputait.

Après, "à la maison", là, sous le hangar, tranquillement, le vénérable Chalendou prenait sa forme définitive.

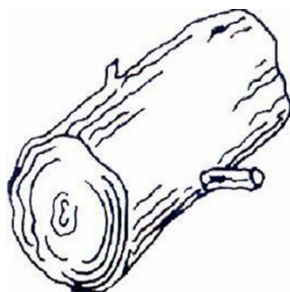
Ce soir, quelques heures avant l'office, maman tenait dans ses bras le dernier né de la famille. Papa, lui, de sa main droite, proposait un verre plein du vin de sa petite vigne. Avec l'index et le majeur trempé dans ce vin, maman aidait la menotte du bambin à

tracer une vaste croix sur le Chalendou. Ensuite, elle donnait une petite lampée de ce verre à boire à son rejeton. Et, souvent, la grimace de ce dernier rassemblait de grands éclats de rire autour de lui. Grands-mères et grands-pères, tous présents ce jour-là, racontaient en sourires "berchu"*** des Noël's d'antan. Puis, toute l'assemblée entonnait les "Nouvées"**** de bon cœur devant un Chalendou qui commençait à pétiller dans la cheminée. Enfin, tout le monde se préparait pour partir à la messe de minuit.

A la queue leu leu, suivant le chemin tracé par le cantonnier dans la neige épaisse, tous les membres de la famille rejoignaient le clocher qui les appelait à la volée pour l'office nocturne. Toute l'année, jusqu'à Noël prochain, le feu issu de Chalendou continuerait à maintenir la chaleur du foyer dans la maison. Cette flamme qui, renouvelée à chaque Chalendou, ne mourait qu'avec l'existence de la demeure.

Aujourd'hui, grand-père et ses traditions ont disparu, mais devant la bûche pâtissière, qui, dans notre région remplace désormais le Chalendou, toute la famille se retrouve aussi pour fêter Noël.

*Autrefois, dans la région de Saoû, il était de coutume pour la Nativité, de faire brûler une bûche de chêne (arbre des Druides) qui maintenait l'ardeur et le bonheur du « foyer » et de la famille pour une année. **A qui il manque des dents. *** Chants de la Nativité



...

LE PETIT CHAT ET LE PÈRE NOËL...

« Tout ce que je sais c'est mon chat qui me l'a appris : quand tu as faim, mange. Quand tu es fatigué, fais une sieste dans un rayon de soleil. » Gary SMITH

Depuis plusieurs heures, la neige tombait silencieusement sur le village. Un petit chat noir marchait avec difficulté dans cette neige fraîche. Les épais flocons blancs saupoudraient ses poils noirs.

La rue était complètement déserte. C'était la nuit de Noël. Mais le petit chat noir ne le savait pas. Il n'avait que quelques mois et avait encore beaucoup de choses à apprendre. Il était tout seul pour se débrouiller, si ignorant des choses de la vie. Ce n'est pas comme ce gros chien roux qui, tout à l'heure l'avait chassé du coin chaud où il s'était blotti. Ce sale égoïste, croyez-vous qu'il aurait partagé ce qu'il était en train de manger avec lui ?

Aussi, le petit chat noir cheminait seul dans la rue. Il avait faim, il avait froid. Et il regardait avec envie les fenêtres éclairées derrière lesquelles devait se trouver le bonheur.

A minuit, il entendit quelque chose passer au-dessus de lui dans le ciel, comme un énorme oiseau. Effrayé, il s'aplatit sur le sol gelé. Quand il releva son petit museau, un étrange engin venait de se poser sur le toit de la maison d'en face. Il n'avait jamais vu pareil chose.

Et maintenant, voilà qu'un bonhomme ventru, tout habillé de rouge, en descendait avec un énorme sac sur le dos. Et, un petit renne au nez rouge se mettaient à parler au bonhomme ponsu :

- Fais attention Papa Noël, la cheminée n'a pas l'air très solide ! Et, ne fais pas comme l'année dernière, ne te mélanges pas dans ta liste !

- Mais oui, mais oui... Tu ne vas pas commencer à me surveiller ! C'est pénible à la fin ! Je sais bien que je suis vieux mais, j'ai encore toute ma tête et j'ai du métier depuis le temps !

Au ras du sol, le petit chat ne pouvait pas voir de barbe blanche. Mais, de loin, il trouvait cependant des ressemblances avec le bonhomme des images qu'il voyait collées partout depuis quelques jours. Mais que pouvait bien faire ce vieux fou sur le toit enneigé d'une maison ?

Pour en avoir le cœur net, il décida d'aller voir ça de plus près.

Mais comment faire pour grimper là-haut sans passer par les escaliers ? Car le petit chat noir se souvenait des méchants coups de pied que certains lui donnaient quand il voulait rentrer dans une maison.

Il finit par trouver un passage pour se hisser jusqu'au premier étage. Mais, il restait deux autres étages et avec les coussinets de ses pattes gelées, ce n'était pas évident !

Il lui fallut de nombreux essais, avec et sans ses griffes, avant d'arriver en haut. Mais maintenant, il était sur le toit, il allait enfin se rendre compte de près.

L'étrange machine volante était toujours là. Les rennes se reposaient debout, immobiles, les yeux clos. Le petit chat se dirigea sans bruit vers l'engin.

Derrière le siège du conducteur, il y avait de nombreux paquets de toutes les formes, de toutes les grosseurs et de toutes les couleurs. Le petit chat noir sauta bravement dessus. Il découvrit un paquet à demi ouvert et décida de se cacher à l'intérieur. Il faisait chaud et doux. Tout à coup, le petit chat sentit des poils frotter contre lui. Il renifla pour saisir si c'était un autre chat ou un de ces monstres de chien. Mais, ça ne sentait ni l'un ni l'autre et ça ne bougeait pas. Rassuré, il se blottit tout contre puis il attendit.

Dehors un renne réveilla les autres :

- Allons-y mes amis, on repart, voilà le Père Noël !

Le petit chat noir sentit tout remuer autour de lui. Son cœur tapait fort. Il eut la sensation de s'envoler puis, quelques instants après, de se poser pour s'arrêter. Dehors, le vieux bonhomme habillé de rouge riait :

- Ah ! Ah ! Ah ! Cette fois, la cheminée est plus large, je vais pouvoir descendre facilement !

Le petit chat commença à sortir le museau mais tout bascula brusquement. Apeuré, il miaula fort.

Alors, une grosse main l'attrapa par la peau du cou et un rire impressionnant résonna dans ses oreilles.

- Mais qu'est-ce que c'est que ça ? Un passager clandestin ? Dans mon traîneau ? La nuit de Noël ?

Le petit chat était terrifié.

- Dis-moi, dis-moi, petit curieux, tu n'as pas l'air bien courageux ! Voyons, n'aie pas peur ! Je suis le Père Noël, tu n'as rien à craindre ! Je devrais te punir pour m'avoir suivi, alors que personne ne doit accompagner le Père Noël pendant sa tournée. Mais, tu viens de me donner une très bonne idée !

Et le Père Noël le mit dans la grande poche de son manteau rouge. C'était doux à l'intérieur, et c'était chaud. Le petit chat noir était bien. Si seulement il n'y avait pas cette faim qui lui tenaillait le ventre !

Il sortit le bout de son nez pour pousser un petit miaulement de détresse...

- Veux-tu te taire petit fripon, tu vas réveiller les enfants ! Si tu veux m'accompagner, il faut être aussi silencieux que la neige qui tombe !

Tu vois, ici nous sommes chez Aimy et Théo. Regarde comme ils sont mignons tous les deux, ils ont mis un bol de lait et des chocos pour moi. Ils savent que je suis gourmand, et puis ça me redonnera des forces... Hé ! Mais, que fais-tu là ?

Le petit chat s'était jeté sur le bol de lait et il le lapait en s'étranglant tellement il allait vite.

Le ventre plein, le petit chat noir s'endormit presque aussitôt dans la grande poche du manteau du vieux bonhomme.

Vers la fin de sa tournée, le Père Noël rentra sans bruit dans une vieille demeure. Il expliqua à voix basse :

- Tu verras, ici habite une grand-mère super et pas du tout superstitieuse qui vit toute seule et qui m'a écrit pour me demander un cadeau. Elle voudrait quelque chose qui lui tienne compagnie pendant les longues journées d'hiver, et qui, en même temps, attirerait ses petits enfants pour qu'elle les voit un peu plus souvent. Alors j'ai pensé à toi. Tu seras heureux ici. Tu seras bien au chaud et je suis sûr que tu te régaleras... les grand-mères savent si bien faire la cuisine ! Mais chut... ne lui dis surtout pas que tu m'as accompagné cette nuit dans mon périple !

Le Père Noël déposa doucement le petit chat noir dans une pantoufle de la vieille dame, lui fit une longue caresse, et attendit qu'il s'endormit, le museau niché dans les pattes, le cœur apaisé par cette merveilleuse nuit de félicité.



LE PETIT ANGE PERDU...

*« Pourtant, sous la tutelle invisible d'un Ange,
L'Enfant déshérité s'enivre de soleil,
Et dans tout ce qu'il boit et dans tout ce qu'il mange
Retrouve l'ambroisie et le nectar vermeil. ».*

Charles BAUDELAIRE. Les Fleurs du mal

Il était une fois une petite fille qui s'appelait Lucie...

Après avoir aidé sa maman à défaire l'arbre de Noël, quelques jours plus tard, la petite Lucie avait égaré un joli petit ange qu'elle avait subtilisé et caché dans l'une de ses poches. Elle ne l'avait pas dit à sa maman pour ne pas lui faire de la peine. Comme elle trouvait l'ange trop mignon, elle était allée jouer avec lui dans un layon de la forêt prochaine.

Pendant longtemps, l'ange rêva avec tristesse au beau sapin de Noël dans lequel il était accroché. N'avait-il pas eu une place de choix, là-haut presque au sommet de l'arbre ? Ce temps merveilleux des fêtes de Noël reviendrait-il un jour ?

Le chaud soleil avait donné de la vie au petit ange qui avait pu prendre son envol avec les oiseaux.

Quel bonheur de voler pour un ange qui avait toujours été attaché au sommet d'un arbre de Noël ou rangé dans une boîte en carton. Puis, quelle surprise de découvrir que dans la forêt guyanaise, il y avait des

arbres bien plus beaux et bien plus hauts que dans le salon de la famille de Lucie.

Alors le petit ange eut une idée folle qui a fait bondir son cœur de résine. Pourquoi ne pas organiser une fête de Noël ici, en pleine forêt, avec tous ces beaux arbres qui poussaient de partout ?

Mais la forêt guyanaise était bien plus vaste que le salon de Lucie. Il fallait donc trouver d'autres anges pour s'installer sur tous les arbres alentours. Alors notre petit ange perdu commença à recruter dans toutes les communes de Guyane. N'est-ce pas facile quand on sait voler ? Il réussit ainsi à visiter des centaines de greniers et à ouvrir d'innombrables boîtes de décorations de Noël.

Les anges de toutes grandeurs et de toutes couleurs étaient tous enchantés de quitter leurs cachettes pour aller préparer en forêt une grande fête de Noël. Les arbres étaient fiers d'avoir des visiteurs ailés aussi chics que les oiseaux en étaient même un peu jaloux. Mais les anges savaient rester discrets pour ne pas déranger leurs nids et s'en faire des ennemis.

- Mes amis, il ne faut pas oublier d'inviter aussi les étoiles de Noël. Elles pourront s'installer n'importe où dans les arbres. Elles auront beaucoup de places. Proposa le petit ange perdu.

Alors les anges de Noël ont décidé de retourner dans tous les greniers de la région pour y réveiller les étoiles des arbres de Noël. Ce fut un immense succès. Les arbres de la forêt guyanaise

semblaient couverts d'une petite neige étincelante. Tout le monde était heureux ou presque. Car, les anges et les étoiles trouvaient qu'il manquait quelque chose d'important : la musique. Mais, où aller chercher de la musique ? Les oiseaux étaient prêts à chanter, mais la plupart n'osait pas : ils ne connaissaient pas un seul chant de Noël.

Alors le vent, qui visite la forêt en toutes saisons et qui a aussi appris des chants de Noël quand il passe par les portes et les fenêtres à travers les cases, a offert sa part et a soufflé dans les branches, parfois doucement, parfois fort pour faire une espèce de musique. Les oiseaux ont alors offert de lui prêter leurs voix.

- Ah, malheur, s'est écrié l'ange de Lucie, il manque encore les cadeaux sous les arbres ! Noël n'est pas un vrai Noël sans ses cadeaux.

Bien sûr, les anges, les étoiles et le vent vivent tous dans le ciel et oublient parfois de faire appel à d'autres êtres. Ils avaient ainsi oublié des résidents de la forêt qui ne volent pas : les jaguars, les tapirs, les singes, les agoutis, les matoutous, les cariacous, les serpents, les tortues, les caïmans avec ou sans lunettes, les grenouilles, les fourmis rouges ou noires et tous les autres qui avaient pourtant suivi d'en bas les préparatifs avec le plus grand intérêt.

- Nous serions heureux de faire notre part. dirent tous les animaux du sol. Nous pouvons aller chercher de belles choses qu'on mettra aux pieds des arbres en guise de présents.

Et c'est ce qu'ils firent. Ils mirent des pierres et des fleurs de toutes les tailles et de toutes les couleurs et plein de fruits et de légumes de toutes les formes et de toutes les saveurs. Les anges ont applaudi et tout était pratiquement prêt pour la fête.

Tout le monde avait travaillé dur, très dur pour faire jaillir l'esprit et la joie de Noël. Mais malgré les efforts et la bonne volonté, le cœur n'y était pas. Les anges étaient les premiers à s'en rendre compte :

- Mais, qu'est-ce qu'il nous manque donc encore ?

Il manquait les humains. Bientôt se serait Noël et, les anges et les étoiles de l'arbre de Noël qui les connaissaient bien allaient retourner dans les foyers, ils iraient donc les chercher aujourd'hui.

Alors le miracle est arrivé. Des enfants, des femmes et des hommes sont apparus tout à coup, dans la forêt. Une chorale s'est installée aux pieds des arbres. Elle a commencé à chanter des cantiques et des airs de Noël. Et puis, de plus en plus de personnes sont arrivés. Des parents avec des enfants, des couples d'amoureux, des gangans. Le petit Noël de l'Ange perdu était en train de devenir un grand Noël merveilleux.

A ce moment, les anges et les étoiles ont senti une moiteur les envahir, la chaleur de l'esprit de Noël, l'esprit du partage et de l'amitié. Leurs ailes se sont de nouveau mises à vibrer, les étoiles étincelaient, le vent ajoutait sa musique à celle de la chorale, les animaux avaient de petits yeux brillants. Le miracle de Noël

était tellement fort que les visiteurs tassés devant la chorale sentaient à leur tour une chaleur qu'ils n'avaient ressentis ni en faisant leurs achats de Noël, ni en décorant leurs sapins. Des enfants ont été les premiers à remarquer que de drôles de papillons blancs décoraient la cime des arbres et que des milliers d'étoiles brillaient jusqu'à la canopée.

Lucie, qui cherchait toujours son petit ange perdu, regardait aussi les sommets.

- Maman, maman. Regarde là-haut. C'est le petit ange que j'avais perdu en jouant dans la forêt !

Et elle s'est mise à l'appeler de toutes ses forces.

Mais, le petit ange perdu ne pouvait pas laisser les autres anges. Alors, il lui a fait de petits saluts avec ses ailes et avec ses mains pour la rassurer. Il avait compris qu'il serait bientôt de retour chez Lucie.

Quelle fête de Noël !

Le plus extraordinaire était que, du sol aux cimes des arbres, des cœurs battaient plus fort, des yeux brillaient de joie et des énergies se mêlaient.

Qui aurait cru que la petite Lucie , en perdant le petit ange de son sapin dans la forêt guyanaise, allait la transformer en un lieu de fête pour les femmes, les hommes, les enfants, les anges, les étoiles, le vent et tous les animaux.

La fête dans la forêt terminée, les petits anges de bois, de résine et les étoiles en carton ou en plastique se sont empressés de retourner dans les cases qu'ils avaient quittées pour faire profiter toutes les familles de Guyane de leur joyeuse présence dans leur arbre de Noël.

Tous les arbres de la forêt guyanaise espèrent désormais revoir tous les ans leurs visiteurs merveilleux et le vent est prêt à aller chercher jusqu'au bout du monde, les plus belles musiques de Noël pour les accompagner.

RODOLPHE LE PETIT RENNE AU NEZ ROUGE...

« Les graines semées dans l'enfance développent de profondes racines. » Stephen KING

J'adorais cette histoire quand j'étais enfant...
Je l'ai réécrite à ma façon

Il était une fois, au Pôle Nord, un vieux bonhomme très barbu et très joyeux que tout le monde appelait le Père Noël. On était au mois de décembre et ce cher monsieur était très occupé. Tous les jours il se rendait dans son immense atelier où d'habiles lutins fabriquaient d'innombrables jouets pour les enfants.

Il consacrait aussi beaucoup de temps pour ses rennes qu'il visitait tous les matins. Parmi eux, celui qu'il préférait s'appelait Rodolphe et il le flattait en lui disant à l'oreille, pour ne pas que les autres soient jaloux :

- Rodolphe, tu es le plus petit de mes rennes, mais tu es le plus beau et le plus vaillant !

Or, une nuit que le Père Noël sommeillait et ronflait, l'indocile lutin Patapouf qui adorait s'amuser et qui prenait aussi soin des rennes, dit à ses compagnons :

- Et si nous allions faire une balade dans la forêt cette nuit, pendant que le Père Noël dort, qu'est-ce que vous en pensez les amis ?

- Youppie ! Youppie ! C'est une excellente idée ! répondirent en chœur tous les autres lutins qui étaient aussi joueurs que lui.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, Patapouf attela les rennes au traîneau du Père Noël, y compris Rodolphe, et les lutins partirent en chantant et en criant tous ensemble :

- Quel magnifique voyage nous allons faire dans la forêt enneigée, au clair de lune !

Mais, les rennes couraient si vite dans l'obscurité que Rodolphe trébucha dans une congère de neige brisa ses liens et ne put se relever. Il avait beau crier :

- Attendez-moi ! Attendez-moi !
Aidez-moi ! Aidez-moi !

Le traîneau poursuivait sa course folle entre les sapins blancs, sans entendre ni attendre le pauvre Rodolphe. Les lutins glissèrent ainsi, à fond de train dans la forêt en chantant et en riant aux éclats pendant plusieurs heures puis, ils revinrent chez le Père Noël, détachèrent les rennes sans s'apercevoir de rien. Étourdis par leur périple nocturne, ils rangèrent le traîneau, se couchèrent et s'endormirent comme des souches.

Le lendemain matin, quand le Père Noël se réveilla et qu'il s'aperçut que son cher renne Rodolphe avait disparu, il s'écria :

- Mais, quel malheur ! Quel malheur !
Quand je pense que mon plus beau et plus vaillant
renne est perdu ! C'est épouvantable !

Puis, il gronda les lutins un à un et les mit au
piquet un long moment pour les punir.

Le vieux bonhomme allait désespérer lorsque
la Fée des Neiges arriva près de lui en le rassurant :

- Ne vous en faites pas, Père Noël, j'ai
retrouvé votre renne chéri, il était complètement
transi. Mais, je l'ai soigné, dorloté, maintenant il va
mieux. Seulement, il a gardé son nez tout gonflé et
tout rouge.

Le Père Noël se rendit aussitôt dans le local
des rennes et trouva le pauvre Rodolphe qui pleurait à
chaudes larmes et qui disait dans son langage :

- Que je suis malheureux ! Que je suis
malheureux ! Mon nez est désormais gros, rouge et
brillant comme une tomate. Père Noël, regarde comme
je suis laid. Et aujourd'hui tous les autres se moquent
de moi. Ils m'appellent maintenant Nez Rouge.

- Ne pleure pas, Rodolphe, car cette
nuit, c'est la nuit de Noël et c'est toi qui éclaireras ma
route avec ton nez dans ma grande tournée de
distribution de cadeaux aux enfants sages.

Lorsque minuit sonna, le Père Noël se mit en
route pour son infini voyage autour de la terre avec, en
tête, pour guider l'attelage, le petit Rodolphe.

Et, tout joyeux, tout au long du chemin
céleste, le vieux bonhomme barbu au manteau rouge
chanta à tue-tête :

ON L'APPELLE NEZ ROUGE

AH COMME IL EST BIEN MIGNON

MON PETIT RENNE AU NEZ ROUGE

ROUGE COMME UN LUMIGNON.

Apprenons la chanson :

<https://www.youtube.com/watch?v=7XKd-hqVb9c>

LES QUATRE MENDIANTS...

« La coutume, ainsi, est le grand guide de la vie humaine. » David HUME

À chaque région sa tradition de Noël.

En Provence, la messe de minuit terminée, de retour à la maison, après une petite entrée, on vous proposera suivant l'endroit, une oie rôtie accompagnée de légumes ou des escargots avec un gratin de côtes de cardes et on terminera toujours le menu par les fameux treize desserts que l'on associait dans les temps anciens aux invités de la Cène, ce dernier repas du Christ et de ses douze apôtres. Si, selon les villes et les villages de Provence, ces treize desserts varient un peu, les « quatre mendiants » sont partout présents. (Ils feraient dit-on allusions aux quatre ordres religieux. Les noix ou noisettes représenteraient les Augustins, les amandes le Carmel, les figues séchées les Franciscains, et enfin, les raisins secs symboliseraient les Dominicains. Auraient été rajoutés au fil du temps, le nougat noir et le nougat blanc qui évoqueraient les pénitents et pour terminer, les plus majestueux, les plus exotiques, les dattes et autres fruits d'Orient qui rappelleraient les Rois mages.)

Pour résumer : Que trouve-t-on aussi sur ce séduisant plateau des treize desserts ?

On y découvre des fruits frais de saison : raisins blancs, oranges ou mandarines, la célèbre pompe à huile espèce de gâteau parfumé à la fleur d'oranger et pour finir, on ajoute les calissons d'Aix-en-Provence, la pâte de coing, les papillotes et toutes les autres confiseries. Traditionnellement, on déguste le tout entre le 24 et le 26 décembre.

Pour ne pas les oublier, voici leur liste complète : les noix, les figues séchées, les raisins secs, la pâte de coing, les fruits confits, la pompe à huile aussi appelée Fougasse, le classique nougat blanc, le nougat noir (avec du miel caramélisé et des amandes grillées), le nougat rouge (à la rose et aux pistaches), les calissons d'Aix-en-Provence (confiserie de Provence au melon confit, pâte d'amande nappée de glace royale), les oranges, clémentines ou mandarines, un melon d'eau (qui a la particularité de bien se conserver). Demain : nous ferons une petite interro écrite !...

Et voici la légende que l'on raconte aux enfants sages de Provence le soir de Noël...

Il était une fois quatre galopins aux noms prédestinés. Le premier s'appelait Sans-Souci, le second, Sans-le-Sou, le troisième, Propre-à-Rien et je dernier Meurt-de-Faim. Ils vivaient comme ils en avaient envie, dormant la plupart du temps dans leur cabane en bois et ne se réveillant que pour obtenir quelque chose en « mendiant » pour survivre.

Mangeant très peu, ne se lavant presque jamais, ils n'étaient pas beaux à voir.

Or, voilà qu'un jour de grand orage, un pauvre étranger qui s'était perdu, leur demanda l'asile.

Bons bougres, les quatre mendiants l'accueillirent dans leur misérable demeure et partagèrent avec lui un peu de leur modeste repas. À la fin du déluge, l'étranger les quitta. Pour les remercier il leur promit à chacun un coli dont ils devraient prendre grand soin.

Lorsque les boîtes arrivèrent, ils découvrirent des plants et des noyaux : plants de vigne, plants de figuier, noyaux d'amandes et de noisettes. Les quatre mendiants les plantèrent aussitôt et les cultivèrent avec soin derrière leur mesure. Lorsque leurs plantations portèrent des fruits, ils les cueillirent et apprirent à les faire sécher pour les conserver jusqu'à la saison froide.

Et c'est ainsi que, dès lors, ces quatre aliments entrèrent dans la composition de leurs desserts d'hiver. Puis, comme ils étaient en abondance, ils les vendirent sur les marchés de Provence avec succès. Sans-Souci, Sans-le-Sou, Propre-à-Rien et Meurt-de-Faim gagnèrent de plus en plus d'argent et travaillèrent de plus en plus, mais pour ne pas oublier qui ils étaient et se souvenir toujours du temps passé, ils appelèrent leurs produits : « Les quatre mendiants ».

Aujourd'hui encore, en Provence, Pour Noël, vous pouvez toujours déguster parmi les treize autres,

leur fameux dessert composé de ces quatre espèces de fruits.



LE QUATRIÈME ROI MAGE...

« Qu'est-ce que le passé, sinon du présent qui est en retard ? » "Pierre DAC

Il était une fois, un Mage oublié par la légende de Noël et dont personne ne parle plus désormais aujourd'hui.

Tout le monde sait que les Rois Mages représentent les habitants des trois grands continents : l'Afrique, l'Asie et l'Europe. Mais voilà, quand l'apôtre Saint Matthieu parla d'eux pour la première fois, personne, sauf ses occupants naturellement, ne connaissait les Amériques. Or, il existait un grand dignitaire des Peuples Premiers de ce futur « Nouveau Monde », amoureux des étoiles, qui avait distingué, lui aussi, un signe étrange dans le ciel : une comète chevelue et étincelante qu'il avait suivie très longtemps des yeux. Et voici son histoire, telle que ses descendants aux yeux en amandes et à la peau cuivrée me l'on contée ce matin même...

« Nous qui sommes "les vrais hommes" savons que les étoiles sont des espèces de perforations dans la voûte céleste. Or, le « Guerrier-de-la Vérité » peut passer par ces trous et voyager dans tous les mondes existants pour continuer sa quête.

Ainsi, il y a de nombreuses lunes, l'un de nos grands chefs se désolait car, les tribus sœurs se déchiraient entre elles. De ce fait, les animaux

fuyaient nos territoires pour d'autres lieux plus paisibles. Ainsi, les chasseurs n'avaient plus de viande à rapporter et les mauvais sorciers se réjouissaient...

Alors ce grand chef se rapprocha de la sage araignée pour recueillir ses conseils.

Grand-mère Araignée replia ses pattes et réfléchit longtemps, elle savait que l'Esprit de la forêt était mécontent des hommes qui manquaient de sagesse, elle savait aussi qu'il suffisait qu'un seul d'entre eux soit sincère et honnête pour que les autres soient épargnés... Elle regarda le « contemplateur d'étoiles » de ses petits yeux perçants et lui proposa :

- Je vais t'aider. Tu vas partir à la recherche d'un nouveau-né, car le Grand-Esprit a pitié de sa création et il envoie son propre Fils pour qu'il enseigne aux hommes le chemin du Royaume des cieux. Car presque tous les humains sur cette terre qu'il a créée ne savent plus ni s'aimer, ni vivre en paix et cela l'attriste profondément.

- Le Royaume des cieux ?

- Le lieu où tout est Amour, Paix, Beauté et Pureté.

- -Assez, assez, grand-mère !...Dis-moi seulement : où trouverai-je ce Fils-Du-Grand-Esprit ?...De quelle tribu fait-il partie ?...

- De la tribu d'Israël.

- Israël ?... Mais, je ne la connais pas celle-là !...

- Bien sûr que non, tu ne peux pas la connaître, c'est une tribu lointaine, qui est établie au-delà des larges eaux où se lève le soleil. Tu pourrais partir en pirogue mais, la route serait trop longue, tu arriverais trop tard au lieu de la naissance...Ecoute, je vais t'aider...Il fait bientôt nuit, et l'étoile de Jésus, le Fils-Du-Grand-Esprit, va alors apparaître encore plus brillante dans le ciel assombri. Je tisserai un fil à sa verticale, tu grimperas là-haut, tu chevaucheras l'étoile et vous vous élancerez dans le firmament...Je ne peux en faire plus. Suis l'étoile chevelue mon fils et trouve Bethléem !...

Grand-mère Araignée fit ce qu'elle avait dit. Notre chef voulut prendre son arc et ses flèches mais grand-mère Araignée l'en empêcha :

- Devant cet enfant, tu dois paraître aussi humble et aussi démuni qu'au jour de ta naissance mais aussi fort, aussi beau et aussi étincelant qu'alors...D'autres lui apporteront de l'Or, de l'Encens et de la Myrrhe... Toi, c'est seulement ton cœur pur et vaillant que tu lui offriras.

Et c'est ainsi, dépouillé et confiant, vêtu de son seul calimbé que notre amoureux des étoiles disparut aux yeux des siens... Ce qui s'est passé par la suite restera un mystère.

Des chamans prétendent qu'il a retraversé tous les mondes existants, celui des morts et celui des vivants, qu'il est revenu où les Vrais Hommes avaient établi leur premier campement et qu'il a eu

connaissance du chemin parcouru et du chemin à parcourir, qu'il en eut de grandes joies mais aussi de grandes peines. Mais le temps dans ces mondes au-delà du monde terrestre n'est pas le même et bientôt notre chef vit au-dessous de lui une grotte où l'on mettait à l'abri des animaux qu'il ne reconnaissait pas. Et, c'est là, au-dessus de cette humble refuge que l'étoile chevelue s'arrêta...

Il glissa le long du cheveu le plus long de l'astre lumineux et, comme il y avait foule dans cet endroit, il se cacha derrière un étrange animal aux grandes oreilles qui réchauffait de son souffle un nouveau-né.

Il entendit alors une musique étrange, et un homme à la peau noir comme une nuit sans lune, richement vêtu, couvert de pierres brillantes s'avança et déposa devant l'enfant un coffret plein d'or.

Un autre personnage se présenta, aussi bien habillé, il avait la peau rose et grise. Il déposa aux pieds du nouveau-né, un récipient d'où s'élevait une fumée odorante.

Puis, s'avança un troisième homme, très élégant, à la peau un peu jaune et aux yeux bridés. Il présenta à l'enfant une substance précieuse.

Les trois riches personnages étaient là, agenouillés, les mains croisées, le visage éclairé d'une joie et d'une paix sans limite...

Alors, notre chef du monde inconnu des autres s'approcha aussi. Personne ne fit attention à lui, il

arriva tout près de l'enfant qui lui tendit ses petits bras, lui sourit en le regardant intensément.

« Celui qui aime les étoiles » fut aussitôt inondé de lumière, il comprit à cet instant qu'il était aimé du Grand-Esprit et que c'était cela qu'il cherchait depuis toujours. Un chant de paix monta dans son cœur, déborda sur ses lèvres. En un instant, par ce chant, c'est comme si tout son peuple était là, avec lui, dans cette modeste grotte de Bethléem...

Notre Chef revint parmi les siens en utilisant le même fil de grand-mère Araignée.

On l'appela désormais « Cœur-Pur » et il sut rétablir l'harmonie dans toutes les tribus.

Mais, personne dans la crèche ne sut que le représentant des Peuples Premiers de ce « continent du couchant » était venu, et les gravures, les peintures et les parchemins du monde entier, même les plus anciens, n'en disent pas un seul mot...

Il était bien pourtant présent dans la crèche, puisque le Fils-Du-Grand-Esprit l'a reconnu !

A tous mes amis Guyanais issus des Peuples Premiers et à tous les autres naturellement.

Un grand merci à Sabine D'Halluin, Directrice artistique de la compagnie « Les Toupies » qui m'a inspiré pour l'écriture de conte.



L'ÉTOILE DE NOËL...

« Un cœur n'est juste que s'il bat au rythme des autres cœurs. » Paul ÉLUAR

Il y a temps longtemps, au cœur de la forêt vierge, vivait un homme si méchant et si dur que tout le monde en Guyane l'avait surnommé « Cœur de roche ». Sa case était sordide et ses volets délabrés étaient toujours clos. Quand la saison des pluies arrivait, il passait toutes ses journées dans sa chambre à compter les pièces d'or et d'argent que les récoltes de ses abattis lui avaient rapportées. Seule, une flegmatique bougie éclairait ses piles de pièces ; tout le reste de sa case était plongé dans l'obscurité la plus noire. Tout le monde au pays évitait « Cœur de roche », même les oiseaux ne chantaient jamais au-dessus de sa pitoyable demeure.

Une veille de Noël arriva. Dans la commune la plus proche, toutes les rues étaient illuminées par des lanternes multicolores. Malgré le temps incertain, les enfants voulurent aider leurs parents à décorer le grand arbre de Noël qui trônait sur la place. Ils attendaient avec impatience le moment où ils verraient l'étoile scintiller à son sommet. Soudain, l'étoile fut là, majestueuse et rayonnante.

« Ouah ! crièrent en chœur les enfants, comme c'est beau ! ». Les façades de toutes les cases se mirent alors à briller. Les branches étincelantes de l'étoile s'étiraient pour resplendir davantage encore, tant et tant que leurs rayons se faufilèrent jusqu'à la

forêt primaire, jusqu'aux lames désunies des volets clos de la vieille case isolée et délabrée de « Cœur de roche ».

Ébloui par autant de luminosité, il hurla : « Mais que se passe-t-il, que se passe-t-il aujourd'hui ? » La lumière vint alors éclairer les murs gris de sa chambre étroite. « Oh mon Dieu, que ma maison est triste et laide, que je suis sombre aussi ! », pensa-t-il.

« Cœur de roche » s'aperçut alors que personne ne venait chez lui et que son argent ne lui servait à rien. Il se mit à pleurer. Depuis son enfance, cela ne lui était jamais arrivé. A ce moment-là, il entendit des pas dehors. Guidés par la lumière de l'étoile, les enfants du village venaient le voir, un peu anxieux. Lorsqu'ils poussèrent la porte de son modeste logis, ils découvrirent « Cœur de roche » avec des larmes pleins les yeux. Le vieil homme leva la tête. Il lui semblait que c'était la première fois qu'il voyait des enfants. Alors, il les invita à entrer. Puis, en catimini, l'étoile se retira doucement pour aller éclairer d'autres cases aussi tristes que la sienne.

Mais l'homme garda en lui cette lumière. Le lendemain matin, tous les gens de la commune trouvèrent une pièce d'or devant leur porte. Et quand l'homme revint chez lui, il entendit les oiseaux qui chantaient pour lui au-dessus de sa case toute baignée de lumière.



LE PÈRE NOËL A GROSSI...

« L'amour aussi ça s'apprend. » Gabriel GARCIA MARQUEZ

Dans quelques semaines, c'est Noël. Et tout là-haut, dans le grand nord, au pays des rennes, le Père Noël est tout heureux dans sa cabane au fond des bois. Il piaffe d'impatience. Aujourd'hui, il a décidé de mettre son chaud costume rouge et blanc pour savoir s'il est en parfait état en prévision de la grande nuit qui approche à grands pas.

- Allons, allons, voyons si je suis toujours aussi beau ? dit-il de sa grosse voix en s'approchant du miroir de sa chambre.

- Oh là là ! Oh là là ! Mais qu'est-ce qui s'est passé ? s'exclame-t-il. On dirait bien que mon costume a rétréci au lavage !

Harcèlemoutons, Ravineur, Courtaud, Lèchecuillère, Grattepot, Lèchebol, Claqueporte, Gobeyahourt, Chipesaucisse, Zieutefenêtre, Renifleporte, Crocheviande, Volebougie, tous les lutins de Noël sont là avec lui et se mettent à rire sous cape.

- Euh... dit Harcèlemoutons, avec tout le respect que je vous dois, je crois bien Père Noël, que vous avez un peu...heu ... grossi...

Moi ? J'ai grossi ! Je ne mange pourtant que des salades, des yaourts et des légumes cuits à l'eau !...

- Et... ben, faudra peut-être changer de régime Papa Noël. En attendant, vous devriez aller voir votre tailleur pour qu'il arrange ça ! Car Noël c'est bientôt !

Toute affaire cessante, le Père Noël se précipita chez son tailleur et d'un air sérieux lui demanda :

- Cher Thomas, vous qui êtes si fort pour couper et coudre mes habits, j'ai un problème avec celui-ci. Pouvez-vous l'élargir un peu là, car... il découvre mon ventre. Et aussi un peu ici, car... il dessine trop mon postérieur.

- Me voilà très ennuyé monsieur ! dit le couturier en se grattant la tête. Ce costume est comme cela depuis des générations de Pères Noël. Et il est indiqué sur mon carnet spécial qu'il doit rester ainsi pour l'éternité. Je ne peux rien toucher, rien enlever, rien ajouter. Je ne peux faire aucun ourlet, aucune reprise, aucun ajout. Un Père Noël doit toujours peser exactement quatre-vingt-dix kilos. Et pas un gramme de plus ni de moins. Posséder un tour de taille de...de... attendez...

- Bon, bon, c'est bon, ça va... j'ai compris, dit le Père Noël en repartant chez lui un peu fâché.

- Maintenant, je ne vois plus qu'une seule solution, Papa Noël. Vous devez absolument

maigrir, et rapidement dit Ravineur le Lutin numéro deux en retenant son rire.

- Mais maigrir ? Moi... mais, je ne sais pas faire ça !...

- Vous devriez essayer de faire du vélo, comme notre facteur proposa Courtaud le troisième Lutin ! Vous voyez bien que lui, il est maigre comme un passe-lacet !

- C'est peut-être une bonne idée ! répondit le Père Noël.

Et le Père Noël choisit un vélo parmi tous les jouets qui n'étaient pas encore emballés et il se mit à pédaler comme un fou pendant cinq jours sur tous les chemins de la forêt, sans s'arrêter. Il souffla, transpira, s'épuisa, s'effondra de fatigue.

Mais, quand il essaya de nouveau son costume rouge et blanc et qu'il monta sur la balance. Malheur de malheur ! il n'avait pas perdu un seul gramme !

- Aïe aïe aïe ! Plus que huit jours avant Noël. Me voilà fichu ! Ma longue carrière de Père Noël va s'arrêter à cause de quelques petits kilos en trop. Et le Père Noël décontenancé s'écroula sur son canapé. C'est alors que passa sa voisine Lucette qui est mince comme une crevette. Quand le Père Noël lui raconta tous ses malheurs, elle lui proposa :

- Je vais te préparer ma soupe magique. Une soupe que je tiens de ma grand-mère Lucile qui était fine comme un fil. Et là, je te jure sur la tête de

cette chère vieille dame que, si tu n'as pas perdu dix kilos avant Noël, je fais toute l'année ta vaisselle !

Et notre cher Père Noël se retrouva attablé avec Lucette et tous les Lutins à découper des choux, des navets, des carottes et des courgettes en tout petits dés.

- Et hop ! Une grosse pincée de poudre magique de mon oncle Léo qui est gros comme un haricot, et il n'y a plus qu'à attendre.

Le Père Noël observa sa voisine et la trouva bien à son goût. Il ne l'avait jamais remarqué aussi belle.

Et, désormais, chaque matin, il la rejoignit chez elle pour la regarder préparer sa soupe. Puis, ensemble, ils allèrent bêcher, piocher, sarcler, désherber, biner, ratisser son immense potager.

- Moi qui détestais jardiner, aujourd'hui, je ne fais presque plus que ça ! pensa le Père Noël.

Au fil des jours, le Père Noël transpira tant et tant, but la soupe additionnée de poudre magique et surtout, écouta son cœur battre très très fort. Il était tombé amoureux de sa voisine. Et petit à petit, à force de trimer dans le potager, il perdit tous ses kilos en trop si bien que, la veille de Noël, il avait atteint les fameux quatre-vingt-dix kilos sans un gramme de moins, sans un gramme de trop.

Quand il enfila son costume, il lui allait comme un gant. Il se précipita alors chez la coquette Lucette :

- Merci Lucette tu m'as sauvé la mise !
Pour te remercier, j'aimerais t'inviter ce soir à faire le tour du monde avec moi sur mon traîneau.

- Il y a des années que j'attendais que tu me le proposes répondit Lucette en rougissant...

Et cette nuit-là, en survolant la Terre, le Père Noël était magnifique dans son costume bien taillé. En se retournant vers sa passagère il lui demanda en bredouillant, les yeux embués par l'air frais du ciel qui le fouettait et par l'amour brûlant qui le consumait :

- Acceptes-tu... veux-tu... désires-tu... m'épouser et devenir ainsi ma femme ?

Et mes enfants, vous me croirez si vous le voulez, mais c'est depuis ce jour béni que la Mère Noël existe. Regardez bien le ciel la nuit de Noël, peut-être la verrez-vous passer assise à côté de son mari ?



LE NOËL DE PIPHANIE...

« Tu dois connaître les coutumes de ton ami et non les haïr. » Publius SYRUS

Il y a très très longtemps, dans la forêt de Saoû, vivait Piphanie, une très vieille femme laide et mal vêtue qui faisait peur aux enfants. On la prenait souvent pour une sorcière car elle semblait n'avoir jamais été jeune. Piphanie habitait seule une modeste cabane au milieu des bois. Elle passait ses journées à cultiver des herbes rares, à concocter une étrange cuisine, à préparer des tisanes et à nettoyer son misérable logis. Quelques nuits après Noël, dans un ciel constellé, Piphanie remarqua une étoile qui brillait beaucoup plus que ses sœurs. Cependant, elle décida de l'ignorer et de retourner à son ouvrage.

Mais voilà que, le lendemain matin, trois étranges personnages vêtus comme des princes s'arrêtèrent devant chez elle. Il y avait parmi eux, un noir, un blanc et un asiatique.

Ils apparaissaient comme tombés du ciel. Ils avaient de nombreux livres et de nombreux cadeaux dans leurs mains et les trois semblaient très savants.

L'homme noir frappa à la porte de Piphanie pour lui demander si elle connaissait le chemin qui mène à Bethléem. Avant qu'elle ne réponde, il l'invita à les accompagner pour aller rendre visite à un enfant

qui, selon lui et ses deux confrères, allait devenir le roi du monde. Ils l'avaient lu dans le ciel.

Malheureusement, notre vieille Piphanie n'avait aucune idée de l'endroit où se trouvait Bethléem et poliment elle déclina leur offre.

Mais, après le départ de ces trois sages, la vieille dame eut des regrets. L'envie lui prit alors de se rendre toute seule à Bethléem et de rencontrer elle-même cet intrigant bébé. Elle prépara donc un grand sac de pâtisseries et de cadeaux en tous genres pour ce nouveau-né. Elle attrapa son balai et partit pour Bethléem. Malheureusement, Piphanie ne savait pas lire et elle s'égarait souvent en cours de route. Juste au moment où elle commençait à perdre espoir, un enfant ailé tout vêtu de blanc lui apparut et lui transmit le don de voler. La vieille femme prit alors son essor.

Elle chercha de partout à travers le monde l'étonnant nouveau-né, mais elle ne le trouva pas.

Il paraît qu'elle le cherchera jusqu'à la fin de sa vie. Et désormais, pour chaque veille d'Épiphanie, notre vieille sorcière prend son envol pour aller à la découverte de cet enfant-roi. Elle visite toutes les maisons une à une et offre des cadeaux à chaque enfant sage qu'elle trouve tout au long de sa route. Mais, aux enfants sots, elle donne un morceau de charbon de bois fabriqué dans la forêt de Saoû.

Ainsi, au fil du temps, Piphanie s'est rendu compte que l'incroyable enfant qu'elle cherchait peut

se retrouver chez tous les enfants qui peuplent notre belle planète bleue.

PS : Du temps où Maurice BURRUS était le propriétaire de la Forêt de Saoû, de nombreux Italiens étaient venus s'y installer pour y travailler et ils avaient amené avec eux quelques bribes de leur folklore. En effet, en Italie, c'est la sorcière La Befana (Épiphanie) qui distribue les jouets aux enfants sages pendant la nuit précédant l'Épiphanie ou jour de l'adoration des Rois Mages (le 6 janvier).



POUPÉE DE SON...

« Personne par la guerre, ne devient grand. » Jean JAURES

A tous les enfants, à tous les villages qui souffrent ou qui ont souffert de la bêtise des hommes.

Le bout des oreilles en feu, le nez rouge et perlé, les mains au fond des poches, les bras serrés contre le corps, je me dépêchais de rejoindre mon véhicule.

Aujourd'hui, veille de Noël, les rues de Crest (26) étaient fièrement illuminées. Et, malgré le froid cuisant, malgré l'appel répété des papas et des mamans, des enfants hypnotisés s'éternisaient devant des vitrines de jouets qui semblaient les appeler par leur abondance de cadeaux et de couleurs.

Il y a soixante-dix-sept ans maintenant, c'était aussi la veille de Noël, mais, les rues de la petite commune de Saoû étaient noires comme une nuit sans lune.

En dépit des mauvais jours que vivait son pays, une innocente petite fille d'à peine cinq printemps, attendait son cadeau. Une simple pomme bien luisante ou quelques petits carrés de chocolat pliés dans du papier d'argent auraient suffi pour marquer l'occasion et afficher son sourire.

Pourtant, cette année, en cachette, à la lueur de la chandelle, maman avait confectionné quelque chose de particulier pour sa tendre petite dernière.

Une vieille chemise paternelle élimée en toile jaunâtre, sacrifiée pour la cause, des restes de laine écrue, du son de seigle pas trop fin et trois boutons de nacre, le tout harmonieusement assemblé par l'amour d'une mère, et voilà la plus chère des poupées.

Quatre bougies allumées éclairant de leur halo vacillant une minuscule paire de chaussures trop remplies, c'est ce que deux jeunes yeux encore lourds de sommeil découvriraient tôt ce matin de Noël 1943...

Mais, quelques mois plus tard !

Vers 13 h 30, ce 30 juin 1944, le vrombissement assourdissant des moteurs d'un Stuka venait déranger la quiétude du village presque assoupi sous le soleil.

Bien que les cœurs commençaient à se remplir d'espoir depuis le débarquement des alliés en Normandie, tant que des Allemands nerveux rôdaient dans les parages, personne ne se sentait vraiment tranquille.

Alors, contre toute mauvaise éventualité, on était toujours prêt à rejoindre les bois des Travers le plus proche pour se mettre à couvert. Un sac ou une valise d'urgence près du lit, les sens toujours en éveil, depuis quelques mois maintenant, des papas et des mamans accumulaient de longues nuits presque blanches.

(Or à 13h40 ce 30 juin 1944 ; cela faisait dix minutes que les enfants étaient entrés en classe. Un bruit infernal retentit. Pas le temps de donner l'alerte : les premières bombes tombaient déjà sur le village.

(Neuf avions allemands en piqué lâchaient leurs charges, 19 bombes de 250 kg, sur tous les quartiers de Saoû et poursuivaient les fuyards de leurs rafales de mitrailleuses. Les instituteurs faisaient cacher les enfants dans le lit encaissé de Vèbre tandis que les habitants descendaient en hâte dans leur cave, tentaient de gagner la campagne ou l'immense forêt voisine. Lorsque le massacre cessa, le village était en feu, des quartiers étaient entièrement écroulés (une centaine de maisons détruites ou endommagées, dont l'école, la mairie, le bureau de poste), les rues étaient obstruées de pierres et de gravats, on relevait dix-huit blessés et quinze morts : Ce village de 610 habitants, où l'activité résistante était très développée, venait de subir de terribles représailles, ce bombardement allemand étant le plus meurtrier du département. La plupart des habitants avait perdu tout ce qu'ils possédaient, y compris leurs vêtements et leurs objets usuels.) Merci à Robert SERRE.

A peine arrivée sous les premières frondaisons, la petite fille se mit à crier :

« Ma poupée, ma poupée, ils vont tuer aussi ma poupée. »

Dans la précipitation, le jouet tant chéri, qui ne la quittait plus désormais, était resté dans sa chambre.

Or, la maison, sa maison, on la voyait du bois de chênes tordus et de sumacs fustets, presque au pied des Travers. Elle semblait là, à deux pas. Malgré les hurlements de rappel de la mère, pour la dernière arrivée dans la famille, le plus courageux des grands frères ne pouvait supporter plus longtemps ni la détresse ni les pleurs. Pour elle, il brava tous les dangers.

Les horribles bombardiers légers aussitôt disparus du ciel assombri de poussière, les sauveteurs empressés commencèrent leur triste besogne, dans les décombres encore fumants du village.

En retournant des gravats, ils retrouvèrent, parmi des morceaux de laine écrue et des résidus de son de seigle pas très fin, un chiffon ensanglanté qu'ils ne purent identifier.

C'était les restes étranges d'une chemise usée où les trois boutons de nacre ne correspondaient à aucune boutonnière.

Désormais, derrière des lunettes embuées, les matins de Noël, quand elle regarde jouer ses petites filles à la poupée, une gentille grand-mère ne peut s'empêcher de laisser rouler deux grosses larmes le long de ses joues devenues trop claires.

Pour ne pas oublier...



SANS TAMBOUR NI TROMPETTE...

A tous les enfants trop crédules.

« Dans cet univers plein de bruit et de fureur, c'est le bruit des uns qui provoque la fureur des autres. »
Antoine BLONDIN

Il était une fois, entre Drôme et Roubion, un matin d'hiver si gris que les routes asphaltées semblaient se perdre dans l'éther blafard.

Le lointain horizon n'existait plus, tout paraissait se dissoudre dans l'épaisse grisaille.

Loin des pénibles frimas, près d'une bonne cheminée, un tout jeune garçon était tout excité par les cadeaux qu'il venait de découvrir au pied d'un rutilant sapin de Noël.

Par la fenêtre du séjour, il aurait à peine distingué des silhouettes toutes grises elles aussi.

Prestement, par de grands pas rapides, elles semblaient vouloir tenter d'échapper à la glaciale uniformité environnante.

Près de l'arbre de Noël fièrement décoré, un amoncellement de papiers cadeau mal déchirés trahissait l'ardeur fébrile et le grand empressement avec lesquels on les avait déchiquetés.

Devant le nombre assez impressionnant de jouets, il était bien difficile de faire un choix. Devant ce spectacle, il paraissait raisonnable de penser que tous les membres de la famille avaient envoyé, ou apporté le leur.

Pourtant, ce n'était pas le cas.

En effet, de l'épais manteau ouaté qui s'assoupissait maintenant sur le village, un grand homme gris sortit. Rapidement, il se dirigea vers la porte d'entrée de la maison du petit bonhomme, sonna deux coups, déposa un gros paquet sur le seuil, puis aussitôt retourna se confondre à la densité du brouillard.

Ce ne pouvait-être un Père Noël distrait : tout le monde sait bien que les Pères Noël, même les plus étourdis, ne sont jamais gris.

La maman du petit garçon ouvrit alors la porte et rentra le mystérieux colis. Une toute petite carte de visite était enfilée de moitié dans l'emballage. Seuls, quelques mots gribouillés à la hâte au stylo bille révélaient : « De la part du Père Noël de ton parrain »

Qu'est ce qu'il nous veut celui-là, maugréa la mère en lisant le laconique message ?

Si certains mariages unissent parfois les familles, de nombreux enterrements, mais surtout les difficiles héritages qui leur succèdent les séparent assez fréquemment.

Depuis la disparition du grand-père, le Père Noël du fameux parrain n'avait plus été généreux que

de quelques papillotes, sans plus. Aujourd'hui, malgré la météo, il semblait en être autrement.

La grosseur du paquet déposé subrepticement devant la porte d'entrée était là pour le confirmer.

Quand il ouvrit le solide carton, le jeune garçon découvrit un magnifique tambour en tôle blanc et rouge.

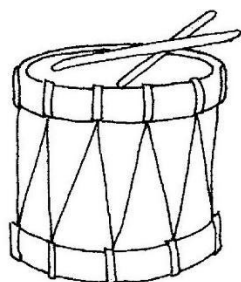
Naturellement, il voulut démontrer aussitôt à ses parents l'impressionnante utilité de l'instrument.

Malgré les pleurs et les trépignements de l'enfant, au bout d'une petite heure à peine, le tambour avait été remballé.

Cette dangereuse arme de "vendetta" disparut alors sans tambour ni trompettes et ne réapparut jamais dans la maison.

Lorsque le petit garçon s'inquiéta de sa disparition on lui expliqua que : Le Père Noël du parrain peu attentif s'étant trompé d'adresse, il était venu rechercher le bruyant tambour rouge et blanc et l'avait avantageusement remplacé, quelques jours plus tard, par une magnifique voiture à pédale.

Tout le monde peut se tromper, n'est-ce pas !
Même le Père Noël !



COMMENT LE SAPIN DEVINT-IL ARBRE DE NOËL ?...

« La générosité ne suffit pas ; il faut aussi la foi et l'humilité. » Jacques BRILLANT écrivain canadien

« Mon beau sapin, roi des forêts que j'aime ta verdure ! »....

- Dis-moi Papy, tu l'as trouvé où ce beau sapin ? Tu l'as coupé dans la forêt ?

- Certainement pas, je l'ai acheté en ville, sur le marché, chez un pépiniériste qui les élève que pour ça ; pour en faire des sapins de Noël. Et toi mon Ti-Filliot, toi qui es curieux de tout, connais-tu la véritable histoire du Sapin de Noël ? Non ? Et bien écoute bien ce qui va suivre !...

Lorsque le sapin trône au centre de la maison, tout enjolivé de boules, d'étoiles, de personnages, de guirlandes et de lumières, il semble tellement majestueux, qu'il est bien difficile de découvrir qu'il est en vérité le plus modeste de tous les arbres du monde. Et c'est justement grâce à sa modestie naturelle qu'il a été choisi pour apporter la joie de Noël aux habitants de notre planète.

Lorsque l'Enfant Jésus naquit dans sa crèche à Bethléem, il y eut dans le monde, une grande effervescence. Tous les êtres vivants en ressentirent une joie immense. Chaque jour, fortunés ou humbles, princes ou simples bergers, des femmes, des hommes,

des enfants, venaient de toutes les parties du monde pour rencontrer le petit enfant et lui apporter de modestes présents. Tout près de l'étable où il avait vu le jour, se trouvaient quatre arbres : un palmier, un olivier, un oranger et un sapin. En voyant passer toutes ces personnes sous leurs branches, ils eurent envie de donner, eux aussi, quelque chose à l'Enfant Jésus.

- Je vais prendre ma plus large palme, dit le palmier, et je la mettrai près de la crèche, pour rafraîchir doucement le Petit Enfant.

- Moi, je presserai toutes mes olives pour oindre ses petits pieds, dit l'olivier.

- Je donnerai toutes mes oranges juteuses pour désaltérer l'Enfant dit l'oranger.

- Mais moi, que puis-je donner à cet Enfant ? demanda le sapin.

- Toi ? ironisèrent les trois autres. Mais tu n'as rien à lui offrir. Tes aiguilles sont si pointues qu'elles le piqueraient, tes larmes résineuses sentent trop fort et colleraient ses doigts.

Le pauvre sapin se sentit très malheureux, et il répondit avec tristesse :

- Vous avez tous les trois raison. Je n'ai vraiment rien d'assez bon à offrir à ce Petit Enfant.

Mais, un ange qui se tenait là, tout près, immobile, avait entendu leur conversation. Et tout le monde le sait, les anges comprennent aussi le langage des arbres et des animaux. Il eut pitié du sapin, qu'il

trouva tellement effacé et humble. Aussi, résolut-il de lui venir en aide.

Le soleil se couchait et la nuit arrivait à grands pas. Dans le ciel qui s'obscurcissait, les unes après les autres, les étoiles s'allumaient et commençaient à scintiller sous la voûte céleste. En quelques coups d'ailes, l'ange alla demander à la plus belle d'entre elles de descendre et de se poser sur le sommet du sapin. Elle le fit volontiers. Puis, la belle étoile demanda à quelques-unes de ses voisines de venir la rejoindre. Elles s'installèrent harmonieusement sur toutes les branches et l'arbre se trouva alors tout illuminé.

De la mangeoire où il était couché, le Petit Jésus pouvait voir l'arbre et ses yeux se mirent à briller de mille feux devant les belles lumières. Le sapin en fut tout réjoui.

Et c'est ainsi que, tous ceux qui connaissaient cette histoire, prirent l'habitude de faire briller dans leur habitation, de la plus modeste à la plus fortunée, la veille de Noël, un sapin tout garni de bougies allumées, tout pareil à celui qui avait brillé devant la crèche à Bethléem. Ils transmirent cette tradition à leurs enfants puis aux enfants de leurs enfants et ce, jusqu'à aujourd'hui. Et de ce fait, le sapin fut récompensé pour sa grande humilité. Et de nos jours, il n'existe certainement aucun autre arbre sur la terre qui éclaire autant de visages heureux en une seule journée !

« Et c'est pour cela mon Ti Filliot, qu'il ne faut pas les couper n'importe où et n'importe comment ! Et ça c'est valable pour tous les arbres et dans toutes les forêts de la planète ! »



UN COEUR GROS COMME ÇA !..

« Les trésors d'un cœur pur ne souffrent pas du partage ». Robert DESNOS

Dehors, sur la place de Saoû, le froid avait vernissé les tuiles de la grande tour de l'Horloge. Emmitouflée dans un vieux manteau noir usé et rapiécé, une grand-mère longait les murs depuis l'épicerie du village. Un panier d'osier presque vide oscillait à son bras comme autant de misère.

A la fenêtre de sa maison, une coquette petite fille regardait la pauvre vieille se débattre avec sa triste solitude et les rigueurs de l'hiver qui s'installaient.

Pendant ce temps, sur la toile cirée qui recouvrait la table de la cuisine, des œufs, du sucre en poudre, de la farine et du beurre attendaient des mains expertes.

D'un œil très intéressé, notre petite fille regardait maintenant sa maman qui, en chantonnant, séparait les blancs des jaunes, travaillait ces jaunes avec du sucre, battait les blancs en neige, les incorporait au mélange précédent en y laissant tomber presque parcimonieusement de la farine en pluie.

De temps en temps, l'habile cuisinière trempait son doigt dans sa préparation pour la goûter. Lorsqu'elle la trouvait à point, un sourire de satisfaction illuminant son visage, elle tendait le

saladier à sa fillette pour qu'elle aussi, à son tour, y trempe son petit index.

Puis, lentement, la chaleur du four emplissait la cuisine des parfums doux et sécurisants de fêtes prochaines.

Ce qui semblait magique à cette petite fille, c'était cette pâte cuite à plat sur du papier sulfurisé qui, lorsque sa mère la roulait deux fois sans la casser avec une crème au chocolat, se transformait en quelques secondes en une espèce de rondin de bois.

Mille questions fusaient alors de cette bouche innocente tandis que, dans sa jeune mémoire, ces goûts délicats et ces odeurs caractéristiques s'inscrivaient et se mariaient de façon indélébile à cette complicité maternelle qui les accompagnait.

Le repas de Noël presque terminé, au moment du dessert, comme chaque année, la maîtresse de maison se dirigea alors vers la fenêtre où, entre carreaux et volets fermés, elle avait installé sa savoureuse préparation. Car, comme elle le disait, une bonne bûche de Noël ne se met jamais au frigo, sinon : elle prend du goût et elle durcit.

Lorsqu'elle s'en saisit, elle s'aperçut avec stupéfaction que sa pâtisserie avait raccourci d'au moins trois centimètres. Devant la famille médusée, elle la posa sur la table en regardant sa fillette qui était maintenant devenue rouge comme une pivoine.

En secouant lentement la tête, d'une voix douce, elle dit alors en souriant :

« Cette année, ou bien le Père Noël a trouvé ma cachette, ou bien les souris sont devenues énormes ! »

Or, dans une maison voisine, sur la table d'une pauvre vieille, à côté de la soupe quotidienne fumante, une belle tranche de bûche au chocolat semblait avoir apporté comme un rayon de soleil dans un univers de tristesse et de désolation.



UN FIN LIMIER...

« Celui qui discerne le bien et le mal a déjà perdu son innocence » Charles NODIER

« Pour l'instant, notre fête de Noël n'a toujours pas son Père Noël ! Le papa qui se dévouait jusqu'à l'année dernière n'a plus sa fille dans notre école maternelle et vous comprendrez bien qu'il préfère être présent dans la nouvelle école de son enfant plutôt qu'ici. »

Juste avant de clore sa réunion de conseil d'école, la directrice, la mine chagrinée, annonça cette mauvaise nouvelle. En dodelinant de la tête d'un air désolé, elle poursuivit en souriant :

« Parmi les mamans présentes il y en aura bien une qui usera de tous ses charmes pour convaincre son mari ? Vous comprendrez bien qu'une fête de Noël sans Père Noël ; pour les enfants, ce n'est pas une vraie fête de Noël ! »

Un immense sapin décoré de milles boules et d'autant de guirlandes multicolores « faites maison » par les élèves, trônait majestueusement dans un coin de la salle de jeux-dortoir de la petite école communale d'un joli village de notre Drôme de carte postale.

Des petites aux grandes sections, toutes les classes avaient participé à la décoration du lieu. Les

larges fenêtres vitrées étaient constellées d'une multitude d'étoiles découpées avec soin dans du papier doré et les murs intérieurs étaient parsemés d'un imposant équipage de bonhommes de neige, ventrus et dodus à souhait. Pendus au plafond, au bout d'un fil de pêche, des sapins en carton peint, de faux flocons en polystyrène expansé et une kyrielle de Pères Noël recouverts de papier crépon rouge bringuebalaient au moindre courant d'air.

Les mines des bouts d'chou étaient radieuses. Les maîtresses surveillaient attentivement leurs élèves avec des sourires de satisfaction affichés. Près du sapin, sur une estrade recouverte d'un drap bleu nuit, le fauteuil de la directrice entouré de papier doré avait été apprêté pour recevoir un hôte prestigieux très attendu. L'équipe des enseignantes savait qu'elle avait été entendue. Et du plus petit au plus grand, tout le monde espérait avec impatience le célèbre Père Noël.

Dans l'attente, pour « tenir leur élèves », les maîtresses à l'écart peaufinaient les ultimes répétitions de chants « laïcs » de Noël.

Puis, un lourd bruit de bottes s'imposa dans un silence attentif demandé. L'illustre personnage arrivait enfin. Courbé par une énorme hotte en osier remplie jusqu'à ras bord de paquets bariolés, il entra dans la salle sous les yeux médusés des plus petits qui le rencontraient dans ces lieux pour la première fois.

Après s'être assis confortablement sur le trône réservé, le brave homme à l'imposante barbe

nuageuse commença la distribution des friandises et des jouets.

Tout se déroulait dans la plus grande quiétude, quand arriva le tour d'un petit bonhomme de quatre printemps nouvellement inscrit dans l'école. A son attitude, les maîtresses s'aperçurent rapidement que l'enfant semblait préoccupé. Il affichait même une mine renfrognée : impossible de le déridier, d'obtenir le rituel sourire pour l'incontournable photo. L'air effrayé, l'enfant ne resta que le temps de récupérer prestement son cadeau, puis il s'assit par terre en considérant le personnage légendaire avec des yeux exorbités.

Il se ravisa, trottina jusqu'à sa maîtresse et lui prenant la main, l'obligea à s'incliner pour lui confier à l'oreille ce qui le perturbait ainsi.

Alors, tout doucement, en catimini, il expliqua :

« Maîtresse, Maîtresse, le Père Noël, c'est un voleur, il a volé la montre et les bottes de mon papa ! »

Ce n'est que quelques courtes années plus tard, lors de son passage au CP dans « l'école des grands » que notre fin limier en herbe comprit que ce méchant Père Noël avait encore beaucoup plus de choses personnelles appartenant à son papa.



LE MIRACLE DE NOËL...

« Il était une foi, la mienne » Raymond DEVOS

- Docteur, docteur : racontez-nous une histoire de Noël !

Le docteur Bellair fouillait dans ses souvenirs, répétant en murmurant les yeux mi-clos : « Une histoire de Noël ?... Une histoire de Noël ?... »

Et, tout à coup, ses yeux s'écarquillèrent et il s'écria :

- Mais si, j'en ai une, et une histoire bien bizarre pour sûr ! C'est une histoire qui semble irréelle : J'ai été le témoin d'un miracle ! Oui, oui mesdames et messieurs, un véritable miracle, pendant la nuit de Noël. Cela semble vous stupéfier de m'entendre dire ça, moi qui ne crois en rien sauf en la science. Et pourtant, j'ai été le témoin d'un miracle ! Je l'ai vu, vous dis-je, vu de mes propres yeux, ce qui s'appelle vu de chez vu quoi !

En ai-je été médusé ? non, même pas ; car, même si je ne suis pas croyant, je crois en la foi : ne dit-on pas qu'elle transporte les montagnes ? J'en ai constaté son effet à maintes reprises chez des patients que je pensais perdus. Je vous avouerai humblement que si je n'ai été ni convaincu ni converti par ce que j'ai vu, j'en ai été cependant fort troublé.

J'étais alors médecin de campagne, habitant la séduisante petite ville de Bourdeaux, en pleine Drôme

pittoresque. L'hiver, cette année-là, était terrible. Dès début décembre, la Bise se calma et la neige tomba abondamment après une longue semaine de gelées. Les fermes isolées semblaient s'endormir sous l'accumulation de cette ouate épaisse et légère. Les champs de lavande, les prés et toutes les plantations basses avaient disparu sous le volumineux manteau blanc. La campagne était silencieuse. Seuls, quelques oiseaux affamés décrivaient de longues guirlandes dans le ciel. Cela dura presque une semaine, puis les flocons devinrent rares. La Bise revint alors prendre son rôle et nettoya le ciel. Pendant plusieurs jours, un ciel uniformément bleu le jour, et, la nuit, tout semé d'étoiles, s'étendit sur cette nappe immaculée.

Recouvert de ce linceul naturel, tout semblait mort, anéanti par le froid. Ni hommes, ni bêtes ne sortaient plus : seules les cheminées des maisons assoupies révélaient une vie cachée, en laissant échapper de minces filets de fumée qui montaient difficilement dans l'air glacial. De temps en temps un arbre craquait, comme si ses membres de bois se brisaient sous son écorce. Seul, j'essayais d'aller consulter mes patients les plus proches, m'exposant sans cesse à rester enseveli dans quelque congères. C'est ainsi que je m'aperçus qu'une terreur mystérieuse semblait planer sur la région. Une telle calamité, pensait-on, n'était pas naturelle. Déjà certains prétendaient distinguer la nuit, des voix bizarres, des sifflements aigus, des cris étranges. Une épouvante emplissait peu à peu les esprits qui

s'attendaient désormais à un événement extraordinaire.

Courageusement, chaque matin, le facteur continuait à effectuer une tournée difficile, empruntant une route, maintenant invisible et déserte. Or, comme les gens éloignés manquaient de pain, il leur l'apportait du village.

Un jour, il resta quelques heures à causer et à se réchauffer dans ces maisons isolées et il se remit en route avant la nuit. Tout à coup, il découvrit un œuf sur la neige ; oui, un œuf pondu là, tout blanc comme le reste de l'univers environnant. D'où venait-il ? Quelle poule avait pu s'échapper du poulailler et venir pondre en cet endroit ? Notre facteur s'en étonna, ne comprit pas ; mais il ramassa l'œuf et le porta à sa femme.

- Tiens, ma chérie, v'là un œuf que j'ai trouvé sur la route ! lui dit-il en riant.

La femme hocha la tête :

- Un œuf sur la route ? Par ce temps-ci ? es-tu saoul ?

- Mais non, ma femme, même qu'il était encore tout chaud. Le v'là, j' l'ai mis dans la poche de ma vareuse, emmitouflé dans mon mouchoir, pour qui n'refroidisse pas. Tu le mangeras pour ton souper !

L'œuf dans sa coquille fut glissé avec précaution dans la marmite où mijotait la soupe, et le facteur se mit à raconter ce qu'on disait dans la région. Plus la femme écoutait et plus elle devenait pâle.

- C'est sûr que j'ai cru moi-même entendre des sifflets l'autre nuit, même qu'ils semblaient v'nir de notre cheminée.

Ils se mirent à table, mangèrent leur soupe d'abord, puis, la femme prit l'œuf durci par la cuisson et l'examina d'un œil méfiant.

- Et si y avait quéque chose dans ton œuf ?
- Mais que veux-tu qu'y ait ?
- J'sais pas moi, mais ?
- Allons, mange-le donc, ne fais pas la bécasse !

Elle écala l'œuf. Il avait l'apparence de tous les œufs frais cuits. Elle se mit cependant à le manger en hésitant, le goûtant, le laissant, le reprenant, le mâchouillant, l'avalant lentement par petites bouchées.

Son mari dubitatif lui disait :

- Eh ben ! dis-moi ! Quel goût qu'il a, mon œuf ?

Elle ne lui répondit pas et elle finit par l'avalier en entier.

Puis, brusquement, elle regarda son homme avec des yeux fixes, hagards, affolés ; leva les bras, les tordit et, convulsée de la tête aux pieds, roula par terre en poussant des cris abominables. Toute une partie de la nuit elle se débattit en des spasmes épouvantables, secouée de tremblements effrayants, déformée par des convulsions hideuses.

Le facteur, impuissant à la tenir, usa de toutes ses forces et d'astuces inimaginables pour l'attacher à son lit. Et elle, elle hurlait de plus en plus fort, d'une voix aigüe et infatigable :

- J'l'ai dans l'corps ! J'l'ai dans l'corps, y me dévore !

Le facteur me fit appeler le lendemain aux aurores. J'ordonnai tous les calmants connus sans obtenir le moindre résultat. Même le vin d'opium ne semblait faire aucun effet. Elle était devenue folle.

Alors, avec une incroyable rapidité, malgré la neige et le froid, la terrifiante nouvelle courut de maison en maison : « La femme du facteur est possédée ! La femme du facteur est possédée ! » Et on arrivait de partout, sans oser pénétrer dans la maison ; on écoutait de loin ses cris affreux poussés d'une voix si forte qu'on les aurait cru poussés par une créature diabolique.

Naturellement, l'un des premiers à être prévenu fut le curé du village. C'était un vieux prêtre débonnaire qui accourut en surplis comme pour administrer un mourant. Il prononça sans tarder les formules d'exorcisme, pendant que quatre hommes maintenaient fermement la femme écumante sur son lit.

Mais malheureusement, le malin esprit ne fut pas chassé pour autant.

Et Noël arriva sans que cette météo glaciale eût changé sur notre région. La veille de la Nativité, au matin, le prêtre vint me trouver :

- J'ai envie, me dit-il, de faire assister cette malheureuse à l'office de cette nuit. Peut-être Dieu fera-t-il un miracle en sa faveur, à l'heure même où il naquit d'une humble femme.

Je répondis au curé :

- Je vous approuve absolument, monsieur l'abbé. Si elle a l'esprit frappé par la cérémonie, elle peut, peut-être, être sauvée sans aucun autre remède : Les voies du Seigneur ne sont-elles pas impénétrables ?

Le vieux prêtre murmura :

- Je sais que vous n'êtes pas croyant, docteur, mais vous allez m'aider, n'est-ce pas ? Pourriez-vous vous charger de l'amener jusqu'à l'intérieur de l'église ?

Je lui promis naturellement mon aide. N'avais-je pas prêté le Serment d'Hippocrate ?

La nuit arriva tôt comme elle le fait en cette saison. Aux alentours de minuit, les cloches de l'église se mirent à tinter pour appeler les croyants.

Des êtres sombres arrivaient lentement, par petits groupes, dociles à l'appel du clocher. Une pleine lune éclairait le firmament d'une lueur vive et blafarde

qui rendait plus visible la pâle désolation des alentours.

J'avais pris quatre hommes robustes et je me rendis chez le facteur.

La possédée hurlait toujours, attachée à sa couche. On ôta ses liens, on la vêtit proprement et chaudement du mieux qu'on le put, malgré sa résistance éperdue, et on la fit sortir de chez elle de façon « manu militari ».

L'église illuminée et froide était maintenant pleine de monde. Dans un quasi silencieux brouhaha, les fidèles attendaient leur vicaire.

Je laissais la femme et ses quatre gardiens dans la cuisine du presbytère, et j'attendis le moment que je croyais favorable. Je choisis l'instant de la communion. Un grand silence planait pendant que le prêtre achevait le mystère divin. Sur mon ordre, la porte fut ouverte et mes quatre assistants apportèrent la démente. Dès qu'elle aperçut la lumière des cierges, la foule à genoux, le chœur en feu et le tabernacle doré, elle se débattit d'une telle vigueur, qu'elle faillit nous échapper. Elle poussa des clameurs si aiguës qu'un frisson d'épouvante se propagea dans l'église ; toutes les têtes se relevèrent. Certains s'échappèrent en catimini.

Elle n'avait plus l'aspect d'un être humain, son corps était contracté et tordu et son visage méconnaissable faisait surgir deux yeux terrifiants. On la traîna jusqu'aux marches du chœur puis on la tint fortement accroupie à terre.

Le prêtre attendait. Dès qu'il la trouva un peu calmée, il prit en ses mains son ostensor et, s'avançant de quelques pas, il l'éleva au-dessus de sa tête, le présentant au regard effaré de la diabolique.

Elle hurlait toujours, les yeux fixés sur cet ustensile rayonnant.

Le prêtre demeurait tellement immobile qu'on l'aurait pris pour une statue. Cela dura longtemps, longtemps, presque une éternité.

La femme du facteur semblait fascinée ; elle contemplait fixement l'ostensor, secouée encore de quelques rares tremblements. Elle continuait à hurler, mais désormais, d'une voix plus émue. Cela dura encore un long moment. Son regard semblait rivé sur l'hostie qui est au cœur de l'ostensor.

La femme du facteur ne faisait plus désormais que gémir et son corps raidi s'amollissait, s'affaissait, s'humanisait.

Toute la foule était à genoux, les mains jointes, bredouillant des prières. Le facteur redoublait de ferveur.

La possédée clignait maintenant des paupières, comme impuissante à supporter la vue de la représentation de Dieu. Elle s'était enfin tue. Puis soudain, je m'aperçus que ses yeux demeuraient clos : Elle dormait d'un profond sommeil, hypnotisée, pardon : vaincue par la contemplation persistante de l'ostensor aux rayons d'or, certainement terrassée par le Christ victorieux.

Ses porteurs l'emmenèrent hors du saint lieu, ronflante et inerte, pendant que le prêtre remontait vers l'autel pour terminer l'office.

L'assistance bouleversée, entonna en chœur un Te Deum d'actions de grâces. Le facteur accompagna son épouse les bras levés et les yeux au ciel, tout frétilant, louant Dieu et tous ses Saints.

Et la femme du facteur dormit quarante-huit heures d'affilée, puis elle se réveilla sans aucun souvenir ni de la possession ni de la délivrance.

Voilà, mesdames et messieurs, le miracle de Noël auquel j'ai assisté.

Le docteur Bellair se tut, puis ajouta d'une voix un peu contrariée :

- Et, en toute bonne foi, je n'ai pu refuser de l'attester par écrit.

La bonne foi n'est-elle pas une vertu essentiellement laïque, que remplace la foi tout court ?

Hommage à nos préposés des Postes et à nos médecins de campagne. A mon père ancien facteur puis receveur à Saoû.

Texte librement inspiré par une nouvelle de Guy de Maupassant.

UNE NUIT DE NATIVITÉ...

A tous les médecins ami(e)s ou inconnu(e)s
qui, parfois au péril de leur vie, sauvent la nôtre.

*« Vivre la naissance d'un enfant est notre chance la plus accessible de saisir le sens du mot miracle. »
Paul CARVEL écrivain Belge.*

Cette histoire se passe il y a longtemps déjà, au temps des 2 CV Citroën et des 4L Renault. En plein milieu de notre Drôme pittoresque, un jeune médecin de campagne célibataire avait une petite chatte qu'il avait appelée Seringue. Tous les jours, pour aller faire ses consultations, le docteur Martin se faisait accompagner de son animal de compagnie. Or, Seringue avait un don : elle pouvait prédire le temps qu'il allait faire, parfois même, elle semblait plus douée que la météo officielle. Par exemple, si elle passait sa patte derrière son oreille, son maître savait qu'il allait pleuvoir dès le lendemain.

Un beau jour, alors que le docteur Martin allait partir dans sa 2 CV, il aperçut au loin sa petite chatte qui était en train de se passer les deux pattes derrière les oreilles et de se rouler par terre.

- Mais qu'est-ce que tu me fais là ma petite Seringue ? Demanda le jeune docteur.

Il n'avait jamais vu son animal de compagnie faire ça. Mais, comme toujours, il était pressé, il fit

grimper sa chatte dans la voiture, démarra son véhicule puis poursuivit sa route pour continuer sa tournée de visites.

Le lendemain matin, quand il se réveilla et qu'il regarda par la fenêtre de sa chambre, il vit que tout était blanc dehors. Tous les arbres, toutes les routes, tous les toits des maisons qu'il apercevait étaient recouverts d'un épais manteau immaculé.

- Voilà pourquoi ma petite Seringue se tortillait hier dans tous les sens comme un ver de terre ! Elle sentait venir la neige !

J'espère que je ne vais pas avoir trop de visites à domicile aujourd'hui ? Pensa-t-il.

Or, nous étions veille de Noël. La journée se passa assez tranquillement. A part quelques consultations dans son cabinet, il n'y eut aucun appel et le jeune docteur Martin n'eut donc pas à sortir. Mais, c'était trop beau pour continuer ainsi.

Il se préparait pour se rendre à la messe de Minuit quand son téléphone sonna.

A l'autre bout du fil, une voix fébrile essayait d'expliquer la situation en quelques mots :

- Je suis très très ennuyé docteur, mais, elle vient de faire les eaux et elle crie beaucoup, pouvez-vous venir le plus vite possible, je sais pas quoi faire !

- Calmez-vous monsieur, calmez-vous. Dites moi déjà qui vous êtes et où vous habitez ?

Au volant de son véhicule peu chauffé, le docteur Martin avait beaucoup de difficultés à suivre une route pratiquement pas déneigée. De plus, les flocons qui tombaient en abondance venait s'écraser sur la vitre de son pare-brise plat et accumulaient de la neige que deux essuie-glaces lymphatiques avaient du mal à balayer.

Insouciante, la jeune chatte dormait tranquillement sur le siège passager.

Naturellement, la parturiente habitait une ferme isolée. Mais, il en fallait plus pour déstabiliser notre vaillant médecin de campagne. Au moment d'être admis à exercer la médecine, n'avait-il pas promis et juré d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité. Lui qui avait une mémoire exercée et fidèle, il se souvenait encore aujourd'hui du serment d'Hippocrate qu'il avait appris par cœur et, en souriant, il se mit à le réciter à haute voix, ce qui réveilla sa compagne. Il la regarda puis continua son monologue en la caressant lentement de la main droite :

- Mon premier souci sera de rétablir, de préserver ou de promouvoir la santé dans tous ses éléments, physiques et mentaux, individuels et sociaux. Je respecterai toutes les personnes, leur autonomie et leur volonté, sans aucune discrimination selon leur état ou leurs convictions. J'interviendrai pour les protéger si elles sont affaiblies, vulnérables ou menacées dans leur intégrité ou leur dignité. Même

sous la contrainte, je ne ferai pas usage de mes connaissances contre les lois de l'humanité. J'informerai les patients des décisions envisagées, de leurs raisons et de leurs conséquences. Je ne tromperai jamais leur confiance et n'exploiterai pas le pouvoir hérité des circonstances pour forcer les consciences. Je donnerai mes soins à l'indigent et à quiconque me les demandera. Je ne me laisserai pas influencer par la soif du gain ou la recherche de la gloire. Je tairai les secrets qui me seront confiés. Je respecterai les secrets des foyers et ma conduite ne servira pas à corrompre les mœurs. Je ferai tout pour soulager les souffrances. Je ne prolongerai pas abusivement les agonies. Je ne provoquerai jamais la mort délibérément. Je préserverai l'indépendance nécessaire à l'accomplissement de ma mission. Je n'entreprendrai rien qui dépasse mes compétences. Je les entretiendrai et les perfectionnerai pour assurer au mieux les services qui me seront demandés. J'apporterai mon aide à mes confrères ainsi qu'à leurs familles dans l'adversité. Que les hommes et mes confrères m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses ; que je sois déshonoré et méprisé si j'y manque.

A peine avait-il terminé son soliloque qu'il se trouvait devant le portail grand ouvert du domicile de sa patiente.

Grâce à l'intervention et à la dextérité du praticien, la naissance se passa bien.

L'enfant était un garçon et vous devinerez aisément une partie de son prénom. Il devait s'appeler Jean, il se prénommerait Jean-Noël : comme ça, personne n'oublierait son anniversaire.

L'heureuse maman ayant retrouvé son apaisement et son lit douillet, le docteur prit congé.

A peine sortie de la ferme, le chemin n'existait plus, il fallait le deviner maintenant sous l'épais manteau ouaté qui recouvrait uniformément toute la campagne environnante.

Mais notre jeune docteur était intrépide et il avait envie de réveiller.

Le retour fut infernal et se termina à mi-parcours par une voiture bloquée dans le fossé enneigé, incapable ni d'avancer ni de reculer. Même si les Dodoches avaient la réputation de coller à la route et de bien se défendre sur route glissante, fallait-il encore que la route existe.

Le docteur Martin, en costume et chaussures de ville, termina donc son périple à pied avec sa chatte d'un côté et son sac en cuir de l'autre. Heureusement, la neige s'était arrêtée de tomber, un ciel étoilé et une lune joufflue éclairaient son chemin.

Enfin arrivé au réveillon où personne ne l'attendait plus, revenu de sa mésaventure, notre jeune docteur Martin qui avait finalement retrouvé son sourire et sa bonhomie, répétait à qui voulait

l'entendre en secouant lentement la tête de haut en bas comme un ange d'obole :

- Ah vous me la copierez cette douce nuit de Noël 1962, vous me la copierez ! Et encore, dans notre malheur, nous avons eu de la chance avec Seringue, nous aurions pu terminer notre nuit dans un ravin. Et les ravins : ce n'est pas ce qui manque dans notre belle région !

ON A VOLÉ LA HOTTE DU PÈRE NOËL...

« La façon de donner vaut mieux que ce que l'on donne » Pierre CORNEILLE

On dit que la justice est aveugle. Mais, ne serait-ce pas plutôt l'injustice qui l'est, car elle s'acharne souvent sur les plus démunis ?

Assis à son bureau devant un surprenant personnage qui gesticulait, là, debout devant lui, un gendarme moustachu retenait difficilement un méchant rire prêt à éclater.

Il était une fois, dans les années 60, un jeune garçon qui était si démuné que tous ses camarades de classe l'avaient "affublé" d'un vilain sobriquet. Dans tout le village, à qui voulait l'entendre, tous les gosses de son âge, presque sans exception, expliquaient en se moquant de lui qu'il n'avait jamais de quoi jouer, jamais de quoi lire et surtout, jamais de quoi manger, ni aux récréations, ni aux différentes sorties scolaires.

Alors, par méchante dérision, ils l'avaient surnommé "Jamais de quoi" (Jame Èdkoi : l'anglais étant devenu à la mode avec l'invasion du rock et autres cocacolateries)

Souvent seul, dans un coin de la cour de l'école, le pauvre gamin regardait avec envie ses

camarades s'amuser, sans oser, sans même pouvoir se joindre à eux.

Quel que soit le jeu collectif proposé, la plupart des "chefs de bandes" ne voulaient surtout pas associer "Jamais de quoi" à leur groupe. Pour eux, il donnait l'impression d'amoindrir l'équipe : il dépareillait. Certains disaient même qu'il apportait la poisse.

Mais, ce matin, veille des vacances de Noël, il paraissait en être tout autrement.

En effet, à l'abri du regard vigilant de la maîtresse de service de cour, derrière l'imposant mur des W.C., tous les gamins de la classe de "Jamais de quoi", garçons et filles confondus, se bousculaient fébrilement autour de lui.

Subitement, notre paria semblait être devenu très intéressant. Pour une fois, il avait enfin quelque chose à distribuer ; et même, en quantité importante.

D'ailleurs, tous ces nouveaux camarades opportunistes trépignaient et se pressaient les uns contre les autres sur la pointe des pieds, en tendant des mains implorantes vers leur généreux donateur.

Il faut dire qu'aujourd'hui, le pauvre gosse était aussi déconcertant que le plus étonnant des magiciens.

En effet, des grandes poches de son tablier gris rapiécé, il sortait, l'une après l'autre, d'énormes papillotes multicolores qu'il distribuait à ses compagnons avides. Et, cette impressionnante

nouvelle prolixité pouvait aller, parfois, jusqu'à la satiété.

Le malheureux minot n'avait jamais connu autant d'allégeance et son triste sourire du moment trahissait la joie surfaite de celui qui connaît l'inconstance des gloires éphémères.

En l'instant, dans cette juvénile assemblée, personne ne se demandait pourquoi et comment "Jamais de quoi" avait fait pour être tant pourvu en si avantageuses friandises.

Tous profitaient goulûment de l'aubaine et la plupart commençait à trouver leur petit camarade beaucoup moins dépareillant.

Dans la gendarmerie de ce chef-lieu de canton de notre Drôme pittoresque, la barbe de travers, le capuchon retourné et les cheveux tout en bataille, un étrange Père Noël un peu enivré bredouillait avé l'accent local, son incontrôlable emportement devant un représentant de la force publique de plus en plus hilare :

- Brigadier, Brigadier, vous...vous comprenez, le, le bar était trop plein. Alors, alors, je je j'ai posé ma hotte devant la porte, croyant que ; et puis, pffft , quand je suis ressorti, plus rien et oui pffft , plus rien. Brigadier, plus de hotte, plus de papillotes, plus rien de rien et puis voilà, je suis là devant vous.... Le comité des fêtes ! Vous...vous comprenez Brigadier ; le comité des fêtes ! C'est...c'est lui qui m'avait demandé. Et puis là, maintenantpffft ... plus rien !

A présent, tout décontenancé, sans rien dire, le pauvre bougre secouait la tête de haut en bas comme ces anges de Crèche-tirelire qui remercient de l'aumône à chaque pièce reçue.

- Vous comprenez, Brigadier, le comité euh ! termina-t-il d'une voix presque éteinte.

Levant tranquillement la main droite, le débonnaire représentant de la force publique qui connaissait bien le « ci devant », répliqua calmement en souriant :

- Ne vous faites pas tant de soucis monsieur, vous savez, moi, je suis pratiquement certain que quelqu'un a déjà dû les distribuer à votre place, vos papillotes du comité des Fêtes et que vous allez bientôt retrouver votre hotte. Ce n'était qu'un banal vol à la roulotte, pas bien méchant, si vous me permettez le vilain jeu de mots : « roule hotte » !

Pour Noël, vous savez, les voies du Père Noël sont parfois aussi impénétrables que celles du Seigneur !

Effectivement, très tôt le lendemain matin, une grande hotte en osier, toute vide, attendait mystérieusement l'ouverture du fameux et incontournable « bistrot » du village, à la même place où elle avait été volée.

Le directeur d'école avait déjà depuis longtemps averti la gendarmerie...

Pour les punitions ...vu les circonstances : on fermerait les yeux...n'étions-nous pas proche de la fameuse trêve des confiseurs ?

Dites-moi les amis, elle n'est pas belle la vie dans nos villages ensoleillés de la France profonde ?

IL ÉTAIT UNE FOIS L'AMOUR...

« Je ne sais où va mon chemin mais je marche mieux quand ma main serre la tienne. » Alfred de MUSSET

Noël : fête de la famille, des retrouvailles, de l'amitié, de l'amour, du pardon...

Il était une fois un pays que l'on appelait Guyane, où toutes les différentes Qualités humaines et toutes les espèces de Sentiments vivaient souvent en harmonie, parfois en discordance. On y rencontrait, entre autres : l'Altruisme, la Bienveillance, l'Empathie, l'Honnêteté, la Loyauté, le Bonheur, la Tristesse, le Savoir, ainsi que toutes les autres, l'Amour y compris. Un jour, un ange venu du ciel annonça aux Sentiments que leur pays allait disparaître. Qualités et Sentiments qui sont liés comme les doigts d'une main, se préparèrent donc pour le quitter. Seul l'Amour resta. Comme un capitaine sur son navire en perdition, l'Amour voulait demeurer jusqu'au derniers instants, contre vents et marées.

Quand le pays fut sur le point de disparaître de la carte, l'Amour chercha alors des secours.

C'est à ce moment-là que la Richesse, qui faisait une croisière, passa près des Îles du Salut, dans un luxueux bateau. L'Amour l'interpella :

- Richesse, s'il te plait, mon pays va disparaître, là, sous mes yeux, pourrais-tu m'emmener avec toi ?

- Ah non, ce n'est pas possible car, sur mon bateau, il y a beaucoup trop d'or et d'argent. Il n'y aurait pas de place pour toi, je risquerais de couler !

Amour décida alors de faire le maximum pour attendre encore un peu dans sa chère région.

C'est alors qu'Orgueil arriva lui aussi près des côtes de la Guyane à bord d'un magnifique yacht.

- Orgueil, aide moi, je t'en prie, mon pays va bientôt disparaître !

- Amour, je ne puis t'aider, tu es tout sale et tout mouillé et tu pourrais endommager mon bateau de plaisance.

La Tristesse naviguant tout à côté, Amour lui demanda :

- Tristesse, laisse-moi venir avec toi, c'est désormais une question de survie !

- Oh...Amour, je suis tellement triste que j'ai vraiment besoin d'être toute seule !

Puis, ce fut au tour du Bonheur de passer près de l'Amour, mais il était si heureux qu'il n'entendit même pas Amour l'appeler.

Soudain, Amour entendit une voix un peu chevrotante qui lui disait tranquillement :

- Viens, Amour, viens, monte à bord, je te prends avec moi !

C'était un vieillard presque insignifiant qui avait parlé.

L'Amour se sentit si reconnaissant et tellement plein de joie qu'il en oublia de demander son nom au vieil homme.

Lorsqu'ils débarquèrent sur une autre terre ferme, le patriarche s'en alla paisiblement. L'Amour réalisa qu'il lui devait la vie. Il demanda alors au Savoir :

- Savoir, toi qui sais tout, dis-moi un peu si tu connais le nom de ce vieillard qui m'a aidé si gentiment, sans rien me demander en retour ?

- Tu ne l'as pas reconnu ? Eh bien, c'était le Temps ! répondit le Savoir en haussant les épaules.

- Le Temps ? s'interrogea l'Amour. Mais pourquoi le Temps m'a-t'il aidé ?

Alors le Savoir sourit et répondit plein de sagesse :

- Mon ami, c'est parce que seul le Temps est capable de comprendre combien l'Amour est indispensable dans la Vie des humains. Car, l'Amour, au contraire de la Richesse, plus on le partage et plus il grandit !



LE BONHOMME DE NEIGE DE TITIMOUN...

« Il n'est rien d'impossible à celui qui a de la volonté. » Proverbe latin.

Il était une fois, dans une petite commune de Guyane, un jeune garçon, si petit pour son âge, que tout le monde l'appelait Titimoun.

Titimoun n'aimait pas trop l'école. Il était toujours le dernier à se préparer pour aller en classe et cela énervait sa maman. Plutôt que d'apprendre à lire et de faire ses devoirs, il préférait jouer avec ses frères, ses sœurs et ses copains dans la rivière ou dans l'abattis, bricoler tout seul dans l'atelier de son père ou, quand il pleuvait trop, passer des heures entières à regarder la télévision.

Or, un jour, il découvrit un bonhomme de neige sur le petit écran et il se mit en tête d'en fabriquer un pour en faire son ami comme dans un dessin animé qu'il adorait. (Regardez-le avec lui)

<https://www.youtube.com/watch?v=Oy6lGOoVyfM>

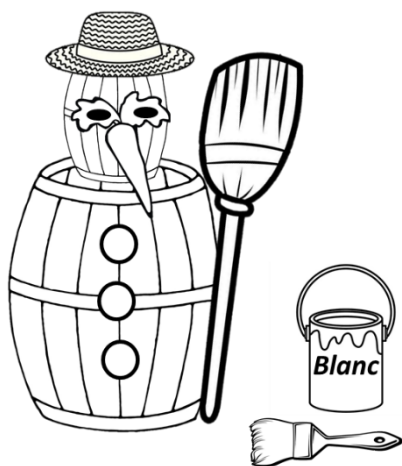
Mais en Guyane, il n'y a jamais de neige. Même pas un tout petit peu : juste pour faire voir aux enfants.

Alors Titimou réfléchit. « Quand on est malin comme moi, rien n'est impossible » se dit-il.

Alors, il chercha autour de lui des objets divers : un vieux chapeau de paille, des ficelles, des couvercles de pots de confiture, des vieux tonnelets de rhum, un balai, des carottes, un gros pot de peinture blanche et quelques clous. Avec ça, dans la remise paternelle, il allait réaliser le plus beau des bonshommes de « neige » de Guyane. Il pourrait même l'installer à l'intérieur sans qu'il risque de fondre. Et c'est ce qu'il fit en quelques jours.

Et aujourd'hui, jour de Noël, Titimoun est fier de présenter à toutes et à tous ses camarades son magnifique bonhomme de neige guyanais. Bravo Titimoun, c'est toi le plus fort !

Comme lui dit souvent son grand-père : « Débouya pa péché. Etre malin n'est pas un péché. »



LE NOËL DES ANIMAUX DE LA FORÊT...

« Ce n'est pas tant le chant qui est sacré, c'est le lien qu'il crée entre les êtres. » Philippe BARRAQUÉ

Il paraît que l'an dernier, un événement fantastique s'est produit, juste avant Noël, au bord d'un pripri, prêt des Monts Tumuc Humac, et il est fort possible qu'il se répète désormais chaque année pour la fête de la Nativité.

Quel événement fantastique ? Et bien les animaux de la forêt guyanaise ont, eux aussi, fêté Noël à leur façon.

Cette incroyable histoire a commencé il y deux ans, lorsqu'un kikiwi mélomane, attiré par les chants de Noël d'une chorale à Cayenne est allé le raconter à des centaines d'animaux dont des jaguars, des tapirs, des cariacous, des singes, des moutons paresseux, des écureuils, des agoutis, des perroquets, des serpents, des colibris, des grenouilles, des papillons et combien d'autres qui sont aussitôt sortis du feuillage, de leurs cachettes ou de leurs nids pour venir l'écouter.

Les humains, grâce à ces chantés Noël, semblaient avoir trouvé la recette du vivre ensemble. Et devant cette révélation, les tortues, qui sont connues en Guyane pour être avisées, se sont mises à réfléchir.

Il faut savoir que les animaux de la forêt guyanaise ont aussi leurs fêtes et qu'ils se réunissent une fois par an, pendant la saison sèche. Ce jour-là, ils s'amuse^{nt} comme des fous, en se racontant tout ce qu'ils ont observé sur les humains en visite dans la forêt au cours de l'année. Mais cette fête annuelle ne réussit jamais complètement, parce que les plus voraces n'arrivent pas à se contrôler. C'est bien triste, mais c'est ainsi : c'est une loi de la forêt. Chassez le naturel, il revient au galop : les plus forts mangent les plus faibles. Un moment d'oubli et c'est la mort rapide et terrible qui retrouve sa place.

Donc, pourquoi ne pas s'inspirer des humains chantant des chants de Noël ? Et les tortues devaient :

- C'est curieux, ces femmes et ces hommes semblent avoir trouvé un moyen pour se rassembler en paix et s'amuser. Ce serait merveilleux si tous les animaux de la forêt pouvaient en faire autant, au moins une ou deux fois par an.

Alors, elles se sont dites, en rêvant un peu :

- Pourquoi ne pas profiter de cette fête annuelle des humains et de leurs magnifiques chants pour se réunire^{nt} nous aussi et chanter tous ensemble ?

La saison des pluies venue, les tortues ont alors commencé une grande tournée dans la forêt. Elles ont parlé à tous les animaux, du plus minuscule au plus gros. Tous étaient enchantés à l'idée de faire la fête, mais certains, surtout les plus faibles, restaie^{nt}

quand même un tantinet sceptiques. Les tortues ont alors pensé :

- Nous devons trouver un excellent professeur de musique pour qu'il nous apprenne un beau chant de Noël qui nous rassemblera tous.

Et presque aussitôt elles songèrent au « Bec rond rouge et noir » que tous les Guyanais connaissent sous le gentil pseudonyme de Picolette, ce petit passereau de Guyane réputé pour son chant extraordinaire et pour son élégante posture. Mais, avant la grande nuit de Noël, pour s'accorder, il fallait répéter.

Le soir de la répétition arrivé, monsieur Picolette réunit tous les animaux au bord d'un pripri sous un beau ciel étoilé. Les plus petits étaient nerveux, les plus forts faisaient les braves. Les oiseaux étaient perchés sur les branches, les grands animaux en demi-cercle en arrière, les petits en avant étaient à terre. Les tortues s'installèrent en hauteur, sur les Monts Tumuc Humac, pour surveiller si tout le monde respectait les consignes de paix en prévision du soir de la fête de la Nativité. Picolette demanda le silence et commença à diriger le concert. Les animaux gonflèrent leurs poumons, et se mirent à feuler, à jacasser, à piailler et à siffler, timidement au début et avec de plus en plus d'enthousiasme ensuite. C'était une joyeuse cacophonie, un peu différente des chants de la chorale de Noël des humains. Tout le monde se regardait fièrement. Quelle belle fête de Noël cela allait être !

Mais, brusquement, il y a eu un émoi. Des cris se firent entendre. Tous les participants déguerpirent et disparurent dans l'obscurité. En quelques secondes, le bord du pìpì fut désert. Par terre, il ne restait que quelques poils, quelques plumes et des traces de griffes et de pattes. Que s'était-il donc passé ? Picolette appela les tortues pour avoir leur version. Naturellement, elles avaient tout vu. Et voici ce qu'elles rapportèrent :

- Pendant la répétition, un serpent a discrètement avalé une grenouille, un jaguar a sournoisement croqué un agouti et un caïman a dévoré une aigrette. Les cris perçants des pauvres victimes ont alerté les autres les animaux. Tous se sont enfuis effrayés et le charme de la soirée a été rompu. Picolette, il faut abandonner ce projet. C'est une tâche trop difficile à mener à bien, conclurent les tortues.

Mais monsieur Picolette, qui se sentait maintenant important, ne voulait pas lâcher prise si vite. Le lendemain, au pìpì chantant, il convoqua donc les coupables pour essayer de comprendre ce qui s'était passé et pour tenter de sauver le premier Noël des animaux.

- J'avais une faim terrible, et la grenouille était si appétissante ! S'est excusé le serpent.

- Je voulais me venger car, pendant le chant, l'agouti riait de mes feulements. Il m'a insulté et humilié, avoua le jaguar tout confus, la tête baissée.

- L'âgrette se prenait pour plus maligne que moi. En se dandinant, elle a pris la meilleure place devant et c'était ma place ! Je suis plus futé qu'elle ! Alors j'ai décidé de lui donner une leçon à ma façon, déclara le caïman scandalisé.

Monsieur Picolette a écouté patiemment, puis il a dit :

- Mes amis, je vous comprends. Vous êtes beaux, forts et rusés. Mais il n'y a pas de paix si on ne maîtrise pas son appétit, si on a le cœur à la vengeance ou si on veut écraser les plus petits.

Pour vous les animaux et aussi pour les humains que je connais bien, fabriquer la paix est un travail très long et très difficile, toujours à recommencer. Il faut de la patience et du courage pour réussir.

Les trois prédateurs ont soupiré. Ils trouvaient que Picolette leur demandait des choses qui allaient contre toutes leurs convictions, contre tout ce qu'ils avaient toujours fait, presque contre leur nature même. Mais ils étaient de bonne volonté. Monsieur Picolette leur a serré la patte et a décidé de leur faire confiance. Il a alors confié une tâche à chacun :

- Vous serez mes assistants. Vous vérifierez que personne ne manque de rien pendant toute la fête et vous calmez les plus turbulents.

Et pratiquement un mois plus tard, la fameuse célébration de Noël dans la forêt de Guyane arriva enfin. Les animaux les moins forts étaient tendus, inquiets. Ils regardaient autour d'eux, pour voir s'il n'y

avait pas d'œil menaçant qui prévoyait de les dévorer. Les gros et les forts étaient confiants mais un peu mal à l'aise à jouer les gentils. Monsieur Picolette était là, discret mais attentif. Il rassurait tout le monde et encourageait ses assistants en sifflotant. Les tortues étaient aux aguets. Certainement, aujourd'hui, tout le monde travaillait de bon cœur.

Quel spectacle merveilleux, encore plus beau que la fête des humains, car on y voyait toutes les allures, tous les couleurs de plumes et de poils et on entendait toutes sortes de tonalités, des plus graves aux plus aiguës. Les animaux se rendaient d'amicales salutations et chantaient avec mille voix différentes. De temps en temps, certains s'éclipsaient discrètement pour aller boire dans le pripri. Chanter fort et clair donne soif. Les tortues avaient peine à croire que c'était vrai. Enfin, une fête sans drame. C'était incroyable ! Leur premier Noël tous ensemble !

Après un peu d'hésitation, tous les animaux, même les plus féroces, montraient les yeux doux, les griffes rentrées, les bouches justement ouvertes pour que les chansons puissent sortir aisément. Ils avaient quand même d'étranges sensations dans le ventre car, ce soir, ils se voyaient tout autrement. Ils n'étaient plus comme des chasseurs près de leurs proies, ou des proies près de leurs chasseurs mais, plutôt, ils se sentaient comme des compagnons paisibles voire des amis de longue date.

Qui sait, un jour peut-être les humains et les animaux se retrouveront-ils en même temps pour chanter Noël tous en chœur !

Ne dit-on pas que la musique adoucit les mœurs !

Quand on l'espère très fort, un miracle est si vite arrivé !



MONSIEUR PIERRE ...

Un Noël pas comme les autres...

« Le hasard a des intuitions qu'il ne faut pas prendre pour des coïncidences. » Chris MARKER

Sur ta place des Amandiers,
Le soleil s'y lève et passe ses journées,
Les vieux vont y fraîchir la fin de leur soirée,
Les oiseaux y récoltent de quoi faire leur dîner,
Et les femmes y fleurissent tout au long des allées,

Sur ta place des Amandiers,
Les gamins s'y poursuivent à user leurs souliers,
Les amants s'y enlacent pour une éternité,
Les jeunes y jouent à croire qu'ils sont de vieux routiers,
Et les secondes s'écourtent sans l'ombre d'un boulier,

Sur ta place des Amandiers,
Les heures sont moins chaudes à l'abri de leurs pieds,
Les jours sont généreux comme des bananiers,
Les amours s'y révèlent ou vont s'y terminer,
Et les années s'écrivent sans pénible greffier.

A toi Cayenne : Décembre 1998 de votre serviteur.

La place des Amandiers : comment mieux la définir que par ces quelques vers ?

Ce lieu si romantique de Cayenne qui mouille ses pieds dans l'océan Atlantique et qui accueille une si belle mosaïque de promeneurs !

Ainsi, le matin, dès l'aube, voit-elle arriver une trentaine de personnes, tous d'origine chinoise, qui effectuent d'amples gestes dans les règles de l'art extrême oriental de leur gymnastique si particulière le tai chi chuan.

Puis, surviennent quelques « clochards » qui profitent des bancs vides pour terminer un sommeil qu'ils ont souvent commencé parfois le matin même, dans l'embrasement d'une porte avant d'être chassés par l'ouverture des magasins.

Autour de midi, un sandwich dans une main et un jus dans l'autre, de nombreux élèves du Collège Eugène Nonnon arrivent en se taquinant le long des trottoirs de la rue Justin Catayée.

Finalement, en fin d'après-midi, la place voit apparaître des gens de tous âges, accompagnés d'enfants ou seuls. Ils viennent profiter de la fraîcheur océane avant de rentrer à la nuit tombante, c'est-à-dire quotidiennement ici, vers dix-huit heures trente, dix-neuf heures.

Mais, parmi tous ces occupants, la place des Amandiers a ses habitués, retraités pour la plupart qui s'installent là pour deviser, papoter, parler de tout et de rien et surtout laisser le temps passer

tranquillement sous le tendre bercement des souvenirs et dans le doux frémissement des alizés.

Quand le temps le permettait, un vieil homme, invalide d'une jambe, le visage buriné par les années de dur labeur et de soleil équatorial s'allongeait sur le même banc, tous les après-midis, pour faire sa sieste.

Depuis mon arrivée dans cette France Equinoxiale, j'allais moi aussi profiter de cette fraîcheur bienfaitrice.

Ma journée de travail terminée, quand la météo le permettait, après une bonne douche régénératrice, j'avais pris l'habitude de m'asseoir seul, face à cette immense étendue d'eau qui me séparait de ma terre originelle.

Là, je méditais, je « bilantais » mes années antérieures. Je pesais des pours et des contres. Je m'interrogeais surtout sur ce qui m'avait amené ici, en Guyane, à un autre bout d'un autre monde que le mien, à pratiquement huit mille kilomètres de mes racines.

Un jour de canicule ce fut l'invasion, il ne restait plus de banc libre. Le vieux monsieur infirme qui venait de terminer sa sieste me fit signe de venir m'asseoir près de lui et me confia en souriant :

- Bonsoir monsieur, je m'appelle Pierre, depuis quelques temps, je vous vois venir presque tous les soirs à la même heure, toujours seul. Vous travaillez ici ? A Cayenne ?

- Bonsoir monsieur Pierre, moi, c'est Alain et je suis enseignant remplaçant sur le secteur de Cayenne Rémire Montjoly.

La conversation continua et j'appris ce premier jour, que Monsieur Pierre avait été, comme mon grand-père, un bûcheron et qu'il avait perdu l'usage de sa jambe droite lors d'un abattage qui avait été mal engagé.

Désormais, pratiquement toutes les fins d'après-midis, nous nous retrouvions sur le même banc. Dès qu'il me voyait, son visage s'éclairait et il était heureux de m'apprendre le nom des arbres, des animaux qui se cachaient si bien et de mille et une choses qui avaient agrémenté son existence singulière dans la forêt guyanaise.

Les jours passèrent au fil de nos rendez-vous pédagogiques où j'étais un élève assidu.

Noël approchant, j'allais être seul, lui aussi. Je l'invitai alors au restaurant. Il déclina l'offre d'un hochement de tête en m'expliquant :

- Vous savez Monsieur Alain, je suis un vieux Nègre des bois, un peu sauvage et je n'aime pas trop les restaurants surtout les jours de chichis comme Noël.

- Comme vous y allez Monsieur Pierre, lui répliquais-je un peu décontenancé, je vous trouve plutôt gentleman que sauvage. Mais je ne veux pas vous obliger !

- Si vous voulez vraiment m'inviter, apportez donc une bonne bouteille ici et quelques bricoles à grignoter. Je suis certain que, ce jour-là, nous serons bien tranquilles tous les deux aux Amandiers pour fêter la naissance de Jésus.

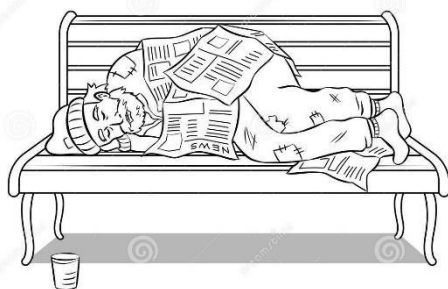
Et c'est ce que nous fîmes. Un ciel sans nuage était de la partie et effectivement, les lieux étaient désertés.

Ce matin-là, pour honorer mon invitation, Monsieur Pierre avait enfilé son plus beau pantalon, sa plus belle chemise et ses souliers vernis. Je l'avais toujours vu auparavant en short, tee shirt et tongs. Moi, je me sentais un peu penaud car j'étais resté en « tenue de vacances ».

Aujourd'hui, Monsieur Pierre nous a quittés mais je suis presque certain que, où il se trouve, il a gardé son sourire bon enfant et ses manières de gentilhomme.

Je ne connus jamais son nom de famille, mais quelle importance !...

On ne saura jamais ce qui unit les humains mais, cette subtile alchimie ne peut être seulement le fait d'un hasard.



TOTI PART EN VACANCES DE NOËL EN MÉTROPOLE...

L'amitié et l'amour ne connaissent pas de frontières...

Cette année, Toti la tortue denticulée de Guyane a décidé de partir en vacances de Noël chez son cousin Franklin en Métropole. Pour faire plus ample connaissance avec lui, sa famille et ses amis, regardons ensemble le Noël magique de Franklin : <https://www.youtube.com/watch?v=AummN9iE3-k>

En Métropole, Franklin la tortue est l'un des héros préférés des enfants. Il vit avec son papa, sa maman et sa petite sœur Hariette. Il va à l'école de Maître Hibou, avec ses amis Martin l'ours et Arnaud l'escargot. Il a aussi d'autres copines et d'autres copains comme Lili la Castor, Raffin le renard, Basile le lapin, Béatrice l'oie et Éloïse la putois. Mais, depuis le temps qu'elle vient chez ses cousins, Toti connaît tous leurs amis qui habitent la forêt proche de leur maison. Ce sont tous des animaux bien différents que ceux qu'elle rencontre dans sa forêt, en Guyane.

Après avoir pris l'avion à l'aéroport Félix Éboué et après huit heures de vol, Toti se retrouva à Paris Orly. C'est là que Franklin et son papa vinrent la chercher en auto.

Cette année, pour les vacances de Noël, il faisait très froid en Europe mais cela n'empêcherait pas Toti de sortir.

Après une bonne nuit de repos, Toti déjeuna, fit sa toilette, puis elle sortit de chez ses cousins pour prendre l'air. Elle pointa alors prudemment son nez hors de sa carapace. Le froid avait durci la neige de la veille qui, au ras du sol, brillait de mille étincelles sous la caresse d'un soleil qui se levait timidement. Presque à regret, Toti sortit les pattes de sa lourde carapace.

- Gla gla gla ! fit-elle en frissonnant. Mais pourquoi fait-il donc si froid dans ce pays ?

Toti était à chaque fois surprise.

Les habitants de la forêt guyanaise qui la connaissaient, la rencontraient régulièrement au cours de son incontournable promenade quotidienne, un rite auquel elle ne dérogerait jamais, même en vacances loin de chez elle. Et qu'on fût un vingt-quatre décembre, avec une température très inférieure à zéro, ne changerait rien à l'affaire.

- Allez, hop, en route ! s'encouragea Toti en secouant la tête.

Elle grimaça car le sol lui gelait les pattes. En chemin, dans cette forêt qui ne ressemblait pas du tout à la sienne, elle constata qu'on s'activait partout en prévision de la fête de la Nativité. Elle ressentit un léger pincement au cœur à l'idée de passer Noël seule, loin de sa famille de Guyane. Mais, elle chassa bien vite ce début de tristesse. Elle croisa de nombreux animaux que Noël rendait particulièrement joyeux. En premier, Basile le Lapin, ployant sous le poids d'un énorme sac à dos.

- Bonjour Toti ! lança-t-il.

- Bonjour, Basile ! Mais, que fais-tu ?
tu déménages ?

- Absolument pas Toti ! Je rapporte les
jeux de mon copain Martin l'ours !

Un peu plus loin, Toti la tortue de Guyane
croisa Martin, un gros sac sur le dos, lui aussi.

- Bonjour Toti ! lança-t-il.

- Bonjour Martin ! Ne me dis rien ! Tu
rapportes des jeux à ton copain Raffin le renard !

- Voilà, tu as deviné Toti !

Elle continua sa promenade. C'est alors
qu'elle croisa Raffin.

- Bonjour Raffin ! Toi aussi tu portes
un gros sac ! lui dit-elle en riant.

- C'est-à-dire, que... ce sont les jouets
de Lili la castor. Elle les a oubliés chez moi l'autre
jour !

Sur sa route, Toti croisa encore deux énormes
sacs, avec, en dessous Éloïse la putois et Arnaud
l'escargot. Enfin, cet étrange défilé de gros sacs cessa.

Toti marcha ainsi toute la journée et la nuit
arrivant brusquement, elle rebroussa chemin. En
Métropole, les jours sont courts en hiver. Avant
d'entrer dormir chez ses cousins, elle avait hâte de se
reposer un peu au pied de son arbre préféré. Et,
aujourd'hui, son sapin qui était tout couvert de neige
fraîche lui parut bizarre. En s'en approchant, elle nota
quelques changements. Après avoir parcouru

lentement les derniers mètres, ses impressions se confirmèrent. Ce petit coin de forêt s'était métamorphosé. Son sapin trônait au milieu de la clairière, décoré par des rubans multicolores et des bougies qui dessinaient des ronds de lumière sur la neige. Et, à son pied, un repas de fête attendait ses invités.

- Mais, voilà que j'ai des hallucinations maintenant ! pensa Toti.

Une volée de cris joyeux lui fit comprendre qu'il n'en était rien. Sortant de leurs cachettes, tous les amis de Franklin se précipitèrent autour d'elle.

- Joyeux Noël, Toti ! crièrent-ils tous en chœur.

- On voulait fêter Noël avec toi tous ensemble, expliqua sa cousine Hariette, alors on t'a préparé cette belle surprise.

- Alors, ce n'était donc pas des jeux que vous transportiez dans vos sacs ! Leur dit Toti, très émue. Vilains menteurs ! Vous m'avez bien eue ! Comme vous êtes tous mignons !

- Tu sais, enchaîna Raffin le renard, ça nous fait très plaisir à nous aussi de t'avoir avec nous pour les fêtes de fin d'année !

Et ils passèrent des heures merveilleuses, à manger, danser, chanter. Toti leur raconta des contes guyanais, ils lui chantèrent de nombreuses chansons parlant des animaux de Métropole. Jusqu'à ce que Toti sente la fatigue ralentir ses gestes.

- Je dois me reposer maintenant, mes amis, dit-elle, mes paupières s'alourdissent. Et puis j'ai froid aux pieds. Mais je vous dis encore un très très grand merci ! J'ai passé avec vous un Noël formidable !

Toute la petite troupe se sépara en s'embrassant et chacun rejoignit sa demeure.

- Et, au fait, tu avais commandé quoi au Père Noël ? demanda Béatrice l'oie en se retournant.

- J'avais commandé des chaussons bien chauds et des bottes de neige fourrées !

Au matin suivant, en ouvrant les yeux et en sortant tout doucement la tête et les pattes de sa carapace, Toti découvrit un joli paquet qui l'attendait près du pied de son lit. Elle l'ouvrit. Il contenait quatre chaussons de laine bien chauds et deux paires de bottes de neige fourrées qui ne souhaitaient que ses pattes de tortue pour aller se promener dans la neige.

Joyeux Noël Toti.



UNE ÉTRANGE DISPARITION...

« Il avait un je ne sais quoi de frémissant qui trahissait sa sensibilité restée vive et neuve » Emile BOURGET

- Où est donc passée cette sale bête ? Tu ne l'as pas vu toi qui es toujours à traîner dans la cour le nez en l'air, à contempler les kikiwis et à ne rien faire ? Tu ne l'aurais pas laissé partir au moins ?

La « sale bête », c'était le cochon de Noël que l'on avait acheté minuscule et que l'on avait engraisé depuis des mois pour qu'il soit « fin prêt » pour la grande fête de fin d'année.

Celui qui était toujours dans la cour à rêvasser, c'était le dernier né de la famille qui venait d'avoir six ans et qui était plus tourmenté par l'installation des kikiwis dans le manguier du voisin que par les préoccupations paternelles.

Dans notre Guyane du bon vivre, ce matin-là, le ciel de décembre était clément. Comme à leur habitude, les alizés l'avaient ensoleillé. Les magasins de Cayenne étaient « enguirlandés » de tous côtés et leurs vitrines débordaient de futurs cadeaux.

Çà et là, sur les plus larges trottoirs, des sapins majestueux semblaient avoir poussé loin de chez eux, en quelques jours, comme par magie.

Notre timoun était ébahi devant tant de merveilles. Il trépignait de voir les trains électriques qui allaient et venaient d'un tunnel à l'autre. Il ouvrait des yeux tout ronds en face des robots qui bougeaient tous seuls tête, bras et jambes. Tout aurait été féerique s'il n'y avait pas eu un couac. Non, vous avez bien entendu : je ne dis pas du couac mais un couac !

Quand il passa devant la vitrine du boucher, il aperçut les corps des cochons sacrifiés pour Noël qui pendaient lamentablement accrochés aux essens en inox brillant.

Cet affligeant spectacle le ramena à la triste réalité. Comme chaque fin d'année, il allait voir son père tuer son ami d'infortune. Lui qui l'avait nourri, dorloté, cajolé, il allait être l'impuissant spectateur de sa mise à mort. De l'aiguisage du couteau pointu au nettoyage à l'eau bouillante, du tranchage de la tête à l'éviscération, rien ne lui serait épargné.

Pour devenir un homme, il devait être instruit de ces choses de la vie et de la mort. C'était la philosophie de la maison. Dans une ferme, dans une case même, à cette époque-là, on était confronté aux travaux en tous genres. Ici, il fallait de la main d'œuvre obéissante et gratuite, et dès que leur force et leur dextérité le pouvaient, les enfants, filles et garçons, étaient des collaborateurs privilégiés.

Pour en revenir à notre « salle bête » de cochon, après le triste spectacle aperçu dans la boucherie de Cayenne, pour cette fin d'année-là ; notre gamin « en affaire » décida de trouver un

ingénieux moyen pour épargner une fin atroce à son infortuné compagnon rose dont l'ancêtre était certainement venu avec les colons européens.

Profitant de l'absence de ses parents, le jeune garçon installa l'animal à sacrifier dans un cabanon de fortune dissimulé dans un taillis de bambous.

Il boucha l'unique ouverture avec un vieux morceau de grillage qu'il déroba dans la remise de son père. Chaque jour, il récupérait des épluchures, chipait quelques poignées de grains et des morceaux de pain pour le nourrir.

L'espiègle rejeton était heureux de pouvoir sauver son pauvre ami mais surtout il jubilait de jouer un vilain tour à son père. Quant au cochon : il semblait enchanté de cette attention particulière prodiguée par ce jeune maître empressé.

On chercha pendant trois jours l'impertinent animal. Dans les alentours de la maison familiale, le petit bonhomme participa lui aussi activement aux recherches avec sérieux et aplomb. On supposa un vol, une fugue, la prédation d'un jaguar : la forêt n'était pas loin.

Mais, ce bonheur partagé entre le timoun et son ami à quatre pattes ne dura que peu de temps avant que l'inexorable fatalité ne s'en mêla. Comme si, les cochons de Noël devaient toujours être mangés pour Noël, le chien de la maison découvrit assez tôt la cachette pour que, comme à son habitude, le pauvre goret finisse en morceaux et en bonne place, sur la table des fêtes de fin d'année.

Enfermé dans sa chambre, le petit bonhomme n'avait pas, cette fois-ci, participé à l'ultime sacrifice.

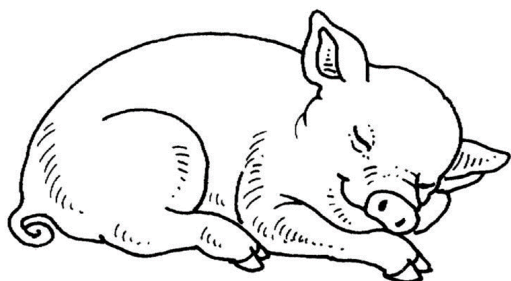
Le jour de la nativité arrivé, il se retint de toutes ses forces pour ne pas pleurer pendant le repas de fête.

Le voyant tout contrit, son père le prit à cheval sur ses genoux et dit de sa voix grave à toute l'assemblée :

Pour Noël, cette année, on a bien failli n'avoir à manger que des patates douces, des dachines ou des bananes jaunes. Figurez-vous que notre cochon avait pris l'envie de s'installer pour se cacher dans une autre cabane et que c'est ce jeune garçon qui avait joué le rôle du déménageur !

Notre petit déménageur débutant comprit ce jour-là que le monde des adultes serait bien difficile à accorder à sa grande sensibilité.

Bon zo pou ka tonbé la giol bon chien. On n'est pas toujours récompensé suivant ses mérites



UNE VÉRIDIQUE HISTOIRE...

*« Hasard ou destin, la réponse n'est pas si simple. »
Joseph KESSEL*

Certaines femmes, certains hommes ont parfois des vies extra ordinaires que même les contes de Noël ne sauraient imaginer. Voici un vivant et vibrant témoignage.

A tou(te)s mes ami(e)s dont les ancêtres ont été arraché(e)s ignoblement et cruellement de leur terre natale.

« Mon père, en plus de posséder plusieurs domestiques, avait une famille nombreuse de sept enfants. Un jour où tous nos parents et tous nos domestiques étaient allés à leurs travaux des champs comme d'habitude, et que j'étais resté seul avec ma sœur pour garder la maison, deux hommes et une femme qui n'étaient pas de notre village, franchirent nos murs et, en un instant, nous saisirent tous les deux. Ils nous bâillonnèrent, nous lièrent les mains et nous emportèrent rapidement dans la forêt.

Après avoir été vendu à plusieurs reprises à des maîtres africains, je fus acheminé vers la côte. J'étais séparé depuis longtemps de ma sœur lorsque j'arrivai au bord d'une grande rivière. On me plaça dans une pirogue et on commença à payer. La première chose que je vis en rejoignant la côte, six à

sept mois après ma capture, fut la mer et un navire négrier qui attendait son chargement. Je fus embarqué sans ménagement à bord du navire négrier.

Lorsque j'observai tout autour de moi, je vis une multitude de Noirs de tous âges enchaînés les uns aux autres, chacun exprimant par sa mine, le découragement et la souffrance. Ils me laissèrent entendre que nous devions être transportés dans le pays des hommes blancs pour y travailler pour eux. Dans la cale régnait une insupportable et écœurante puanteur.

L'étroitesse de l'endroit, la chaleur et l'entassement nous étouffaient presque. Nous transpirions abondamment et l'air était irrespirable, ce qui provoquait des maladies dont beaucoup moururent. Cette situation était aggravée par le bruit irritant des chaînes, qui devenait insupportable. Heureusement pour moi, peut-être, je devins si faible en cet endroit qu'on jugea nécessaire de me laisser sur le pont presque tout le temps. Un jour, deux de mes compatriotes épuisés qui étaient enchaînés l'un à l'autre passèrent les filets « de protection » et sautèrent à la mer pour se suicider.

Après notre débarquement, on nous dirigea vers la cour d'un marchand où nous fûmes parqués comme des moutons, sans souci ni du sexe ni de l'âge. Nous étions là depuis quelques jours quand on procéda à la vente. Au signal du roulement de tambour, les acheteurs, marchands ou planteurs, se précipitaient tous ensemble dans l'enclos où étaient

massés les esclaves et choisissaient le lot qu'ils préféraient.

Pendant quelques semaines je fus employé à désherber et à ramasser des pierres dans une plantation. En entrant dans la maison, je vis une esclave noire qui préparait le dîner : la pauvre était cruellement chargée de divers instruments en fer, dont un qu'elle portait sur la tête et qui lui fermait si étroitement la bouche qu'elle pouvait à peine parler, manger ou boire. Je fus choqué par ce dispositif, dont j'appris plus tard qu'on l'appelait une muselière de fer.

Je fus revendu et un nouveau maître, qui m'avait acheté car je comprenais un peu l'arithmétique. Ce dernier m'inscrivit à l'école et me forma au métier de commis. Il me rebaptisa alors Gustave Vassa. Puis cet homme me vendit à son tour à un officier anglais qui m'emmena en Angleterre. Le 10 juillet 1766, ce gentleman acheta ma liberté pour 70 livres. Libre, je m'installais alors comme barbier à Londres et c'est là que j'écrivis mon livre « Ma véridique histoire » en l'année 1789. »

Moi, qui avait été converti à la religion des blancs, je crus, ce jour-là, que l'enfant pauvre qui était né la nuit de Noël dans une étable de Bethléem et crucifié 33 ans après comme un esclave par les Romains, que je priais désormais tous les jours, m'avait pris sous sa protection par l'intermédiaire de mon ange gardien. Pourquoi avais-je été choisi, et pourquoi moi en particulier ? Ça, je ne le saurais jamais ! ».

N'avons-nous pas tous un Ange-gardien qui nous relève lorsque nous tombons ?

D'après le témoignage d'un ancien esclave Olaudah Equiano, né vers 1745 au Biafra (Nigeria actuel) et capturé en 1756. Il mourut libre à Londres en 1797.

LA BÛCHE DE NOËL DE TITIMOUN...

« La gourmandise ; l'amitié, l'amour sont comme la terre, ils n'ont pas de frontière... » Alain LANDY

Il était une fois, un tout petit garçon, si petit, que tout le monde l'appelait Titimoun. Depuis son aventure avec le Maskilili dans Titimoun, l'enfant qui n'aimait pas l'école, il vivait désormais avec sa famille dans une belle maison tout près de la forêt. Depuis quelques jours, Titimoun était en vacances et il passait ses journées à jouer. C'était bientôt Noël...

A l'école, la maîtresse avait parlé de différents desserts de Noël. Et elle avait expliqué que l'un d'entre eux s'appelait la bûche de Noël. Titimoun qui est curieux et gourmand demanda donc à sa maman de lui préparer une bûche pour Noël.

Et sa maman lui expliqua !

- Titimoun, je vais te préparer une bûche de Noël créole, à notre façon, comme ma maman me l'a appris. Mais il va falloir aller chercher quelques ingrédients au marché.

Pour l'instant, j'ai déjà ici, des œufs, du sucre de canne, de la farine, du sel, de la vanille, du rhum, du beurre et naturellement de l'eau. Nous irons ensemble acheter le reste au marché demain matin. Rien ne presse Titimoun !

Et le matin suivant au marché, devant l'étal de la marchande de légumes locaux, la maman de Titimoun passa commande :

- Bonjour madame, aujourd'hui, pour préparer ma bûche créole, il me faudrait, s'il vous plaît : un kilo de patates douces à chair blanche, de la vanille, de la cannelle, des noix de muscade et quelques citrons verts.

Elle regarda la liste une dernière fois pour s'assurer de ne rien avoir oublié.

Et l'après-midi même, la maman de Titimoun se mit à l'ouvrage :

- Maintenant que nous avons tous les ingrédients, tu vas lire la recette avec moi sur mon grand cahier de cuisine bleu. Et papa va nous regarder faire !

Commence à lire la recette doucement s'il te plait.

Et Titimoun débuta lentement la lecture en s'appliquant :

- *BÛCHE DE NOËL À LA PATATE DOUCE*

INGRÉDIENTS

Pour faire le biscuit : 4 œufs moyens, 125 g de sucre de canne, 125 g de farine, 1 pincée de sel, 1 pincée de cannelle, 1 pincée de muscade, 1 pincée de zeste de citron vert, 1 cc d'arôme vanille.

Pour faire la crème : 400 g de patates douces à chair blanche, 200 g de sucre de canne, 30 cl d'eau, 1 gousse de vanille, 1 bâton de cannelle, 1 pincée de muscade, 1 zeste d'un citron vert en ruban, 150 g de beurre doux à température ambiante.

Pour faire le sirop : 75 ml d'eau, 75 g de sucre, 2 cl de rhum.

Et la maman de Titimoun suivait les consignes à la lettre.

- Passons maintenant à la préparation, continua Titimoun.

Pour faire le biscuit :

Séparer les blancs des jaunes d'œufs. Monter les blancs en neige avec une pointe de sel.

Blanchir les jaunes avec le sucre et les épices, puis ajouter la farine. Incorporer les blancs montés à l'autre mélange.

Étaler sur une plaque recouverte de papier sulfurisé. Enfourner à 180° pour 12 minutes environ.

Quand le biscuit est cuit, le disposer sur une surface recouverte de film alimentaire (ou un torchon). Laisser tiédir

Pour faire la crème :

Éplucher, laver et couper en cubes les patates douces.

Porter à ébullition, l'eau, le sucre et les épices. Ajouter les morceaux de patates douces et cuire 1 heure à feu doux en mélangeant régulièrement.

Mixer la préparation et laisser refroidir à l'air libre.

Prélever 500 g de la préparation et la disposer dans un saladier. Ajouter le beurre ramolli petit à petit tout en mélangeant à l'aide d'un batteur électrique. Il est important que la préparation et le beurre soient à peu près à la même température...

On doit obtenir une crème légèrement mousseuse.

Pour faire le sirop :

Dans une casserole, porter à ébullition l'eau avec le sucre. Laisser bouillir 2 minutes.

Laisser refroidir et ajouter le rhum.

Pour le montage :

Badigeonner de sirop (au pinceau) toute la surface du biscuit. Étaler les $\frac{2}{3}$ de la crème.

Rouler la bûche délicatement avec le film alimentaire ou le torchon. Réserver au frais pendant 1 heure.

Étaler le reste de la crème sur la surface de la bûche. Réaliser des rainures à l'aide d'une fourchette.

Parer(couper) les bords en biais à l'aide d'un couteau. Réserver au frais pendant 4 heures, idéalement la veille.

La dextérité de la maman et l'aide précieuse de Titimoun permirent d'obtenir un magnifique dessert. Ce fut une belle réussite.

Et aujourd'hui, jour de Noël, c'est Titimoun qui accueille un à un tous les invités devant le sapin décoré.

Une belle table toute décorée elle aussi les attend. Au menu, pour commencer ce sera : boudin et jambon créole ...

Juste avant de manger le dessert, la maman de Titimoun fait une photo de sa belle bûche de Noël à la patate douce avec son téléphone portable et elle l'envoie aussitôt à tous les amis de la famille.

Et c'est en klaxonnant au volant de son beau cadeau de Noël, une magnifique voiture électrique bleue que Titimoun, fier et heureux, fait de nombreuses fois le tour de sa maison.

Joyeux Noël Titimoun. Joyeux Noël à toi et à toute ta famille.

Pour lire les aventures de Titimoun : suivre le lien :

<https://landyschool.blogspot.com/2019/01/titimoun-un-petit-guyanais-en-affaire.html>

LE RÊVE DE TICARIACOU...

*« Fais de ta vie un rêve, et d'un rêve, une réalité. »
Antoine de SAINT-EXUPÉRY*

Un matin de Noël, Ticariacou le jeune faon dit à sa maman en trépignant :

- Quand je serai plus grand, je tirerai le traîneau du Père Noël !

- Mais mon garçon ! Qui t'a mis cette idée-là dans la tête ? répondit sa maman.

- C'est la maîtresse maman !

A l'école de la forêt guyanaise, Ticariacou avait appris l'histoire du père Noël. Et il savait désormais que, tous les ans pendant la nuit du 24 au 25 décembre, un vieux monsieur barbu, tout habillé de rouge volait dans le ciel sur un traîneau tiré par des rennes. Il allait distribuer des jouets aux enfants sages. Il passait ainsi, de pays en pays, d'immeuble en immeuble, de maison en maison, de case en case et parcourait le monde entier en une seule nuit.

D'autres élèves de sa classe avaient la même idée en tête mais, certains savaient que ce serait difficile voire impossible. Titotti et Ticaïman ne couraient pas assez vite, Ticavia n'était pas assez fort et Timacaque trop indiscipliné. Seuls Titigre et Timaïpouri pouvaient prétendre faire concurrence à Ticariacou ; mais étaient-ils assez malins pour ça ?

Ticariacou était l'élève de sa classe qui aimait le plus les activités scolaires. Il adorait lire, écrire et compter. Alors, il eut une idée : pour pouvoir vivre son rêve, pour Noël de l'année suivante, il décida d'envoyer une belle lettre au Père Noël.

Il demanda une grande feuille de papier dessin à sa maman. Et, en s'appliquant, il écrivit ce joli poème pour le Père Noël.

*S'il te plait, cher père Noël
Toi qui voyages dans le ciel,
Depuis que je suis tout petit,
J'ai toujours eu vraiment envie,
De pouvoir tirer ton traineau,
De distribuer tous ces cadeaux,
De voler haut dans les nuages
Pour rendre heureux les enfants sages.*

Puis, il l'illustra d'un magnifique dessin colorié qui représentait le Père Noël et son traineau au-dessus de la forêt guyanaise, dans un ciel constellé d'étoiles.

Il montra la feuille terminée à sa maman qui la trouva très belle. Elle donna alors une grande enveloppe à Ticariacou. Il écrivit dessus l'adresse du Père Noël, colla un timbre et alla la poster.

Il attendit longtemps mais, une semaine avant le Noël suivant, il reçut la réponse.

Cher Ticariacou.

J'ai trouvé ton poème et ton dessin tellement beaux que j'ai décidé de t'inviter à m'accompagner lors de ma prochaine tournée. Tu pourras tirer mon traîneau pendant un long moment mais, à la deuxième place seulement car tu ne connais pas le parcours pour pouvoir être en tête. Je t'embrasse et à bientôt.

Papa Noël

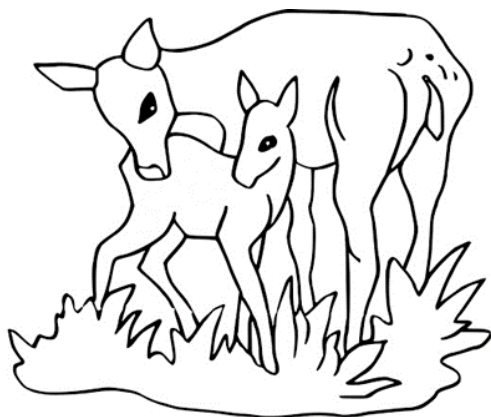
Et c'est ainsi que, la nuit de Noël suivante, Ticariacou fier comme un prince, se retrouvait attelé au traîneau du Père Noël juste derrière Rodolphe le petit renne au nez rouge*.

- Tu vois Ticariacou, quand on travaille bien à l'école, on est toujours récompensé. Conclut maman Cariacou** lorsque son enfant rentra à la maison après son formidable périple.

Joyeux Noël Ticariacou.

*Voir l'histoire de Rodolphe le petit renne au nez rouge à la page 43.

**Cariacou ou Daguet gris (Mazama gouazoubira), est un cervidé de taille moyenne d'Amérique latine.



Quelques contes illustrés :

<https://drive.google.com/file/d/1HuBipj1Dpbnbok-1ve-wqIiT1WDSwLVCe/view?fbclid=IwAR21wE1eN3j76Lqg5c4uLOp3IYT6QNJH6geOAde4IXBTCKR18EtAmDCr3Lg>

<https://drive.google.com/file/d/11cxo6LmBn2DoikwtAlXkYABepyNMsDsB/view>

<https://drive.google.com/file/d/1IIB9n8FfHc8qfWB8ZoptvaMQSMoEEw11/view?fbclid=IwAR1QPM2VZ7FBfGW25b8O6gkaVGue2gy0Ei1PAoToIXTt3KfpYV12x9zT2V0>

https://drive.google.com/file/d/17pfGZX_4B95N4Wg6-XKBHsh_X3q8RoPc/view?fbclid=IwAR2aVpklZa2fnOjiDKbxJdqcCz-AybE5uQQ0HrqfkOhDzvIWJ1J-2eKZYWw

https://drive.google.com/file/d/1vvzWA_bCzSKwAaTQYLxCWoV74sk0gBMMy/view?fbclid=IwAR1Ba6VZ

0Stn6DaskEXhngtt2lrgp0dyoWE-DV1allIPRFRQscF
2IPIW76w

[https://drive.google.com/file/d/1ug-G4VNpYgGkZuc
AgYd1376-3n6ytl8/view?fbclid=IwAR3HNAJCh8
OUD1sGQR7YQ6LLVYqK1hgHdBRU6fV43ErkMm
yj2jG3R11f1O8](https://drive.google.com/file/d/1ug-G4VNpYgGkZucAgYd1376-3n6ytl8/view?fbclid=IwAR3HNAJCh8OUD1sGQR7YQ6LLVYqK1hgHdBRU6fV43ErkMmyj2jG3R11f1O8)

[https://drive.google.com/file/d/1J7ys17__mWAQZqka
X7LCi1ki2kNNhwpv/view](https://drive.google.com/file/d/1J7ys17__mWAQZqkaX7LCi1ki2kNNhwpv/view)

[https://drive.google.com/file/d/1PLK2zXz3A6V0NL9
tMYq611EmbiizjUiT/view](https://drive.google.com/file/d/1PLK2zXz3A6V0NL9tMYq611EmbiizjUiT/view)

et bien d'autres à chercher sur :

<https://landyschool.blogspot.com/>

Bonne lecture à vous et, en ces temps difficiles, prenez soin de vous pour pouvoir, pendant de nombreuses années encore, profiter (ou souffrir) de vos émotions les plus folles et les plus tendres...

Sincèrement.

Alain LANDY



RÉCAPITULATIF

UN SOIR DE NOËL.....	page 5
L'ÂNE ET LE BŒUF.....	page 8
UN REDOUTABLE PÈRE NOËL.....	page 12
UNE HISTOIRE À DORMIR DEBOUT....	page 16
LE PLUS BEAU CADEAU DE NOËL.....	page 19
LE TRAIN MÉCANIQUE.....	page 22
LA TRÈVE DE NOËL.....	page 26
LE CHALENDOU.....	page 30
LE PETIT CHAT ET LE PÈRE NOËL.....	page 33
LE PETIT ANGE PERDU.....	page 38
RODOLPHE LE PETIT RENNE AU NEZ ROUGE.....	page 43
LES QUATRE MENDIANTS.....	page 46
LE QUATRIÈME ROI MAGE.....	page 49
L'ÉTOILE DE NOËL.....	page 54
LE PÈRE NOËL A GROSSI.....	page 56
LE NOËL DE PIPHANIE.....	page 61

POUPÉE DE SON.....	page 64
SANS TAMBOUR NI TROMPETTE.....	page 68
COMMENT LE SAPIN DEVINT-IL ARBRE DE NOËL ?.....	page 71
UN COEUR GROS COMME ÇA.....	page 74
UN FIN LIMIER.....	page 77
LE MIRACLE DE NOËL.....	page 80
UNE NUIT DE NATIVITÉ.....	page 88
ON A VOLÉ LA HOTTE DU PÈRE NOËL...	page 93
IL ÉTAIT UNE FOIS L'AMOUR.....	page 97
LE BONHOMME DE NEIGE DE TITIMOUN.....	page 100
LE NOËL DES ANIMAUX DE LA FORÊT.....	page 102
MONSIEUR PIERRE.....	page 108
TOTI PART EN VACANCES DE NOËL EN MÉTROPOLE.....	page 113
UNE ÉTRANGE DISPARITION.....	page 118
UNE VÉRIDIQUE HISTOIRE.....	page 122
LA BÛCHE DE NOËL DE TITIMOUN.....	page 125
LE RÊVE DE TICARIACOU.....	page 130

Rangé par ordre alphabétique

COMMENT LE SAPIN DEVINT-IL ARBRE DE NOËL ?.....	page 71
IL ÉTAIT UNE FOIS L'AMOUR.....	page 97
L'ÂNE ET LE BŒUF.....	page 8
L'ÉTOILE DE NOËL.....	page 54
LA BÛCHE DE NOËL DE TITIMOUN.....	page 125
LA TRÊVE DE NOËL.....	page 26
LE BONHOMME DE NEIGE DE TITIMOUN.....	page 100
LE CHALENDOU.....	page 30
LE MIRACLE DE NOËL.....	page 80
LE NOËL DE PIPHANIE.....	page 61
LE NOËL DES ANIMAUX DE LA FORÊT.....	page 102
LE PÈRE NOËL A GROSSI..	page 56
LE PETIT ANGE PERDU.....	page 38
LE PETIT CHAT ET LE PÈRE NOËL.....	page 33
LE PLUS BEAU CADEAU DE NOËL.....	page 19
LE QUATRIÈME ROI MAGE.....	page 49

LE RÊVE DE TICARIACOU.....	page 130
LE TRAIN MÉCANIQUE.....	page 22
LES QUATRE MENDIANTS.....	page 46
MONSIEUR PIERRE	page 108
ON A VOLÉ LA HOTTE DU PÈRE NOËL...	page 93
POUPÉE DE SON.....	page 64
RODOLPHE LE PETIT RENNE AU NEZ ROUGE.....	page 43
SANS TAMBOUR NI TROMPETTE.....	page 68
TOTI PART EN VACANCES DE NOËL EN MÉTROPOLE.....	page 113
UN COEUR GROS COMME ÇA.....	page 74
UN FIN LIMIER.....	page 77
UN REDOUTABLE PÈRE NOËL.....	page 12
UN SOIR DE NOËL.....	page 5
UNE ÉTRANGE DISPARITION.....	page 118
UNE HISTOIRE À DORMIR DEBOUT.....	page 16
UNE NUIT DE NATIVITÉ.....	page 88
UNE VÉRIDIQUE HISTOIRE.....	page 122